

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1980

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Séance publique du 15 décembre 1980

Science et littérature, une même question ?

Création scientifique et création littéraire

Discours de M. Georges Thinès 229

La transparence et l'obstacle

Discours de M. Ilya Prigogine 238

Création poétique et création scientifique

Discours de M. Jean Bernard 250

François VI de La Rochefoucauld moraliste et portraitiste

par M^{me} la Duchesse de la Rochefoucauld 258

Hommage à Marcel Thiry

Texte de M^{me} Lise Thiry 267

Texte de M^{me} Lucienne Desnoues 275

Chronique de l'Académie 281

Catalogue des ouvrages publiés 285

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre
par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm,
réservées pour tous pays.

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 DÉCEMBRE 1980

Science et littérature une même interrogation ?

Création scientifique et création littéraire

Discours de M. Georges THINÈS, membre de l'Académie

Le bilan de l'histoire à un moment particulier du temps se traduit par la formation de structures que l'opinion courante considère comme naturellement exclusives. Ainsi naissent les classes sociales et les divers secteurs de l'activité humaine, ensembles apparemment homogènes à l'intérieur desquels règne en principe une uniformité poussée de conceptions et d'actes. L'histoire nous apprend aussi que l'opération sociale la plus complexe consiste à passer d'une de ces catégories à une autre, comme si la régulation même du fonctionnement social exigeait que les pensées et les tâches dussent se maintenir identiques à l'intérieur de limites étroites pour conserver leur efficacité. Une sorte de conservatisme semble être la condition inéluctable de la survie des groupes humains et face à cette réalité chaque jour éprouvée, plus d'un serait tenté de voir dans la stratification des individus et des groupes la conséquence, ou tout au moins le corrélat obligé de la spécialisation. Ce que fait l'un, l'autre ne le peut ou ne le veut et les groupements naturels reposent à première vue sur une communauté de compétences et de désirs.

Nous savons pourtant que ces derniers sont loin de coïncider dans la vie de chaque individu. Nous reconnaissons volontiers ces incompatibilités et, pour garder bonne conscience, nous inventons toutes sortes de contraintes que nous voudrions explicatives. Nous dressons des constats parce que l'histoire ne nous permet de regarder le monde qu'*a posteriori*, marqués par le retard inévitable que nous impose notre insertion dans le temps.

Le savoir n'échappe pas à cette différenciation progressive des fonctions, dans laquelle Herbert Spencer voyait la loi fondamentale de l'évolution biologique, psychologique et sociologique. Les catégories du savoir auxquelles je fais allusion ici, ne concernent pas, faut-il le dire, les classes aristotéliennes de prédicats ni les concepts fondamentaux de l'entendement pur tels que les concevait la philosophie kantienne. Ces « lois premières et irréductibles de la connaissance » comme les appelait Renouvier, ne doivent nous intéresser aujourd'hui que comme les références lointaines qui ont déterminé à travers l'histoire, la plupart du temps à l'insu de ses acteurs, certaines catégories de faits et d'œuvres que l'on se refuse à confondre sans pouvoir toujours clairement justifier les dichotomies qui en résultent.

Ainsi en va-t-il en particulier de la connaissance scientifique et de la connaissance littéraire. Science et littérature seraient donc deux domaines nettement distincts de l'activité intellectuelle. N'est-ce pas ce qui s'offre au regard de celui qui, se voulant objectif, entend s'en tenir à la description des catégories *réelles* ? Les académies, les facultés, voire les cercles d'amateurs groupent des personnes dont les connaissances et les intérêts appellent de façon naturelle la division classique entre scientifiques et littéraires. Cependant, si nous entendons approfondir quelque peu notre propos, nous devons nous demander, non plus du point de vue des catégories officielles, mais sous l'angle des actes propres qui motivent ces distinctions, si les hommes de science et les écrivains ne présentent pas des traits communs qui permettraient de les rapprocher et de mieux apprécier le sens et l'importance respectifs des activités auxquelles ils se consacrent. Ce point de vue que j'appellerai sub-

jectif, concerne les modalités de la création scientifique et de la création littéraire ; il est indispensable de la compléter en abordant le problème du point de vue objectif, c'est-à-dire en examinant les productions scientifiques et les productions littéraires à la façon de faits ou mieux, d'objets disponibles, capables d'exercer sur les membres d'une société, des effets divers, ceux-ci pouvant aller du simple divertissement aux préoccupations les plus essentielles au sujet de la condition humaine et des moyens dont l'homme dispose pour se situer dans un univers qu'il tente de comprendre et de maîtriser.

J'ajouterai tout de suite que ce qui pourrait sembler commun au littéraire et au scientifique, est, faut-il le dire, également partagé par les artistes, par les philosophes et, d'une façon générale, par tous ceux qui, à tous les niveaux, croient que le monde des phénomènes n'est pas un pur spectacle et appelle de leur part, une *intervention*. Or, dès que l'homme intervient dans le déroulement des phénomènes, il les nomme et, les ayant nommés, il invente et interprète.

La première raison qui nous permet donc de supposer que l'écrivain et l'homme de science seraient deux personnages de même substance, est sans conteste le fait qu'ils se livrent l'un et l'autre à de perpétuelles créations. Leur intervention est toujours une invention. Le langage juridique, prudent et pessimiste, appelle inventeur d'un trésor celui qui le découvre, voulant marquer par là qu'il est simplement celui que le hasard a mis en présence d'une réalité préexistante et, somme toute, étrangère à ses intentions. Le langage littéraire, moins asservi à la logique du réel, a longtemps parlé d'*inspiration* dans de semblables circonstances, comme si le poète était guidé par une puissance extérieure et écrivait sous la dictée d'un esprit lointain et inconnaissable en soi. Ce poète, cet écrivain sont en quelque sorte des êtres newtoniens, régis par le principe d'inertie. Seuls certains poètes surréalistes ont tenté de se conformer à ce modèle en attendant que le rêve vienne à leur secours comme une sorte de magie objective et en s'abandonnant à cette autre magie qu'était l'écriture automatique. Paradoxalement toutefois, les surréalistes figurent parmi ceux qui ont créé les textes et les objets les plus construits et n'ont cessé d'oppo-

ser au monde des faits, un monde dans lequel s'affirment, souvent avec violence, les pouvoirs instaurateurs de la subjectivité. Ces écrivains, ces artistes sont donc, malgré le rêve entretenu et l'écriture automatique, des représentants insignes de la poésie en acte. Cette expression, je le sais, est un pléonasmе car la poésie est, comme on sait, *poiësis* c'est-à-dire action créatrice.

Parti de l'examen des classes de fait dans lesquelles l'histoire m'oblige à ranger *a posteriori* les activités humaines, j'en arrive à devoir reconnaître que les classes du savoir ne prennent leur sens que si je recherche *a priori* les conditions dans lesquelles devient possible la genèse des œuvres.

Je voudrais, avant d'envisager le cas de la création scientifique, ajouter quelques mots à propos de la création littéraire. Dans sa *Théorie générale de l'invention*, René Boirel remarque que « si l'esprit cherche un point de départ, s'il aime le simple, le précis, c'est pour mieux déployer sa liberté opératoire. Il aspire, en effet, si fortement à cette dernière que le sujet opérant, voulant être libre le plus possible de ses mouvements, rêve à la limite de points de départ arbitraires ». L'une des objections que la critique scientifique a souvent opposées à l'instauration poétique et littéraire tient précisément à l'arbitraire apparent du discours du récit, incompatible selon certains avec la rigueur obligée du discours scientifique. Gaston Bachelard affirme de son côté dans la *Poétique de l'espace* : « C'est un fait : la poésie a un bonheur qui lui est propre, quelque drame qu'elle soit amenée à illustrer ».

La question essentielle est toutefois de savoir si l'écrivain est aussi libre qu'on le prétend et si l'homme de science est aussi asservi qu'on voudrait le croire aux contraintes de son langage. Le choix d'un thème littéraire est sans doute affaire de décision intime, mais les motifs profonds qui ont amené ce choix même sont obscurs. L'écrivain qui commence à écrire une œuvre ne fait en réalité que poursuivre au niveau du langage patent une histoire personnelle qui ne s'est jamais interrompue et dont les développements les plus significatifs se sont agencés de longue date dans le silence de la conscience — j'hésite à dire : de la pensée. Mais il y a plus. L'œuvre une fois entreprise tend vers

un terme selon l'articulation d'un plan plus ou moins explicite. Certains écrivent en conformité avec un schéma minutieux, organisent la séquence des événements à raconter et aboutissent à des dénouements savamment calculés. D'autres, plus proches des purs poètes, attendent de la progression même de l'écriture l'émergence de la structure du livre qu'ils composent. Toute la querelle qui agite les romanciers contemporains a pour seul objet cette dualité de conception : faut-il prévoir la forme et le sens du roman ou faut-il au contraire assister à sa genèse et mettre à profit tout l'inattendu qui germe de l'étalement même du langage dans le temps ? Plus d'un écrivain reconnaîtra, j'en suis sûr, que les plans les plus exigeants sont altérés par le déroulement de l'écriture et que le destin de ses personnages lui est en quelque sorte dicté par l'ensemble fini des événements déjà traités. Si le thème initial d'une fiction prend, de l'extérieur, l'apparence d'une décision arbitraire, la conclusion du livre est la plupart du temps contraignante. La liberté de l'écrivain n'existerait-elle pas avant tout dans l'illusion du lecteur face à l'œuvre achevée ?

Nous avons brièvement dit ce qu'était le créateur en littérature. Quel est-il dans la science ?

Dans l'opinion courante, le scientifique est un peu ce qu'est l'inventeur pour le juriste : il est celui qui découvre un objet préexistant. Cette conception n'est vraie, en toute rigueur de termes, que pour les sciences descriptives et même dans ce cas, le descripteur aborde son objet à partir d'une représentation minimale de sa structure. Un entomologiste ne peut décrire un insecte que parce qu'il part d'une représentation préexistante de l'animal qu'il étudie, parce qu'il dispose d'un modèle structural capable de le guider dans la dissection et le classement. Décrire veut donc dire faire correspondre le réel à un modèle. La difficulté, c'est que le modèle peut être un objet structurel, mais aussi une hypothèse ou une théorie. Je puis tenter de comprendre le monde animal dans sa diversité à partir de l'hypothèse ou de la théorie de l'évolution. Cette théorie est un modèle, élaboré à partir de multiples perceptions partielles, mais il est indépendant, *en soi*, des observations qui le fondent. Il constitue une construction dont la recherche scientifique

spécifique devra me montrer s'il convient ou non aux objets et aux processus vivants que j'étudie. Cette logique de la science est donc un système fondateur du réel et non sa simple copie. Le scientifique, qu'il soit un observateur ou un expérimentateur, est donc toujours un créateur de systèmes. Et ceux-ci sont tellement puissants qu'ils nous démontrent l'existence objective de vérités contraignantes qui échappent de façon irrémédiable à nos perceptions.

Où est finalement le réel ? Nous est-il livré dans l'expérience immédiate ou à travers le réseau des constructions conceptuelles ? L'exemple de la géométrie est fort instructif sous ce rapport. On a dit de la géométrie euclidienne qu'elle était réaliste, en ce sens que ses postulats et ses opérations adhèrent à nos perceptions autant qu'aux concepts que nous pouvons utiliser à partir de celles-ci : un plan euclidien est à la fois perceptible et concevable. Les géométries non-euclidiennes échappent à la perception et débouchent sur l'axiomatisation. Elles ont contribué à la formation de l'algèbre moderne. Les espaces de Riemann ne sont pas perceptibles mais leur rôle a été capital dans la théorie de la relativité. Nous sommes loin, vous le voyez, de l'idée cartésienne selon laquelle le monde géométrique correspondait à l'espace physique et s'opposait au monde subjectif de la pensée.

En réalité, les concepts d'objectivité et de subjectivité ont été perpétuellement définis et redéfinis par la science et par la philosophie. Pour contraignantes que semblent ces notions dans la vie ordinaire, elles n'ont jamais dans la science qu'un sens relatif, qui dépend des hypothèses que nous formulons sur les objets et sur les concepts même que nous formons pour les décrire et pour tenter de les expliquer. Cette analyse est, je le sais, trop brève pour épuiser la question. Elle nous permet pourtant de remarquer que la réalité scientifique est, sous le rapport des questions qu'elle pose, aussi éloignée du monde de tous les jours que la réalité poétique et littéraire. Je serais tenté de dire, avec assez de témérité, que la genèse du poème ou du récit littéraire fait songer à la genèse de l'hypothèse scientifique. La science et la littérature sont, par la curiosité qui les anime, des interrogations non pas identiques, mais profondé-

ment apparentées. Elles sont, l'une et l'autre, des inventions. Nous pourrions dire que la littérature invente des fictions non démontrables, tandis que la science en invente d'autres qu'elle soumet à l'épreuve de l'expérience.

Mais l'expérience est un mot ambigu. Ernst Mach, dont l'œuvre épistémologique a réformé, au début de ce siècle, certaines conceptions tant de la physique que de la psychologie, écrit ce qui suit : « En observant les changements qui surviennent autour de lui, l'homme rassemble des expériences. Les changements qui l'intéressent le plus sont ceux sur lesquels il peut exercer volontairement une influence... et c'est sur ces changements que porte l'*expérimentation*... En dehors de l'expérimentation physique, l'homme arrivé à un développement intellectuel avancé recourt souvent à l'expérimentation *mentale*. Ceux qui font des projets, ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, romanciers et poètes, qui se laissent aller à des utopies sociales ou techniques, font de l'expérimentation mentale... l'inventeur réfléchi et le savant en font aussi... Mais les premiers combinent dans leur imagination des circonstances qui ne se rencontreront pas dans la réalité... l'inventeur et le savant ont de bonnes images des faits et restent, dans leurs pensées, très près de la réalité... » et Mach ajoute : « Mais l'expérimentation mentale est aussi une condition préalable nécessaire de l'expérimentation physique ».

Sans doute pourrions-nous contester que les romanciers et les poètes imaginent, comme le veut Mach, des circonstances qui ne se rencontrent pas dans la réalité. De même, peut-on soutenir que le scientifique a toujours de « bonnes images » de la réalité ? Le littérateur pêche selon Mach par manque de réalisme, mais cela signifie-t-il qu'il n'évoque pas, mieux que tout autre, des expériences subjectives et inter-subjectives que chacun fait pour soi ? Le réel, on le voit, n'est pas nécessairement exprimé par le réalisme de l'œuvre littéraire. Quant aux « bonnes images » du scientifique, ne sont-elles pas obtenues, en dernière analyse, par élimination de toutes les « mauvaises images » que sont les hypothèses non confirmées de la science ? Ce qu'il faut retenir, au-delà de ces questions, c'est que l'expérimentation que Mach qualifie de mentale prépare à l'expéri-

mentation scientifique proprement dite autant qu'à la fiction littéraire.

Où gît donc la véritable différence ? L'évidence perceptive est le point de départ de toute connaissance scientifique et le point final de tout contrôle rigoureux. Cependant, elle ne fournit pas à la science la clé de sa vérité formelle et si le contrôle expérimental s'achève sur un fait perceptible, la théorie développée aboutit au formalisme mathématique. L'évidence perceptive est aussi la source de toute littérature, mais ici encore, ce que l'expérience immédiate nous révèle appelle cette construction particulière de l'esprit que l'on appelle l'œuvre, le livre.

Faut-il rappeler ici l'obsession mallarméenne du *Livre*, sorte d'absolu objectif de l'expérience littéraire ? En définitive, ce qui s'achève dans la théorie formelle d'une part, et dans l'idée du livre d'autre part, n'est rien d'autre qu'une halte que s'accorde l'esprit, éternel voyageur des régions du langage. Et comme notre langage est, de l'aveu même des linguistes, cet instrument du vivant capable d'une infinité de messages, il n'y aura jamais, ni théorie ultime, ni livre ultime. Ce qui définit l'affinité profonde de l'acte scientifique et de l'acte littéraire c'est donc, semble-t-il, cette dialectique du connu et de l'inconnu qui nous enseigne qu'il est vain de croire à l'existence du dernier théorème et d'espérer que sera écrit un jour le dernier poème. Faut-il voir là le signe du désespoir du langage ou au contraire l'indice qui fonde son infinité créatrice ? Une réponse prudente consisterait à dire que l'infinité du discours humain est l'expression inéluctable du temps de la conscience, un temps dont Bergson disait que l'activité conceptuelle le morcelait en atomes d'espace ; un temps dont nous savons aussi qu'il définit une autre réalité que le temps de l'univers d'Einstein. Est-ce à dire que la littérature est œuvre d'abstraction seconde et qu'elle ne construit pas un édifice conceptuel comparable à celui de la science ?

J'ai tenté de montrer que les écrivains et les hommes de science étaient des jumeaux de la connaissance. Je me dois de tempérer quelque peu cette génétique commode. Les savants écrivent l'histoire d'un univers qui enserme la conscience ; les

écrivains tracent l'histoire d'une conscience qui sous-tend l'univers. Il y a là plus qu'une simple différence de point de vue ; il s'agit d'une réciprocité imposée par le langage lui-même. C'est en vertu de celle-ci que l'hypothèse scientifique commence par être un rêve et que le rêve poétique aboutit à une construction qui, contrairement au résultat scientifique, n'a d'autre fonction que d'entretenir le rêve. Le voyage dans les régions de l'écriture n'a pas de terme assignable.

Borgès rêve d'un livre « qui consisterait en une série de prologues de livres qui n'existent pas. Il abonderait, dit-il, en citations caractéristiques de ces œuvres possibles. Il y a des sujets qui se prêtent moins bien à l'écriture laborieuse qu'aux flâneries de l'imagination et au dialogue indulgent ; de tels sujets seraient la substance impalpable de ces pages qu'on n'écrira pas ». Borgès, comme Thiry, est fasciné par le possible. Serait-ce là ce qui définit l'écrivain ? L'homme de science, lui, est fasciné par le probable. Mais Borgès et Thiry sont l'un et l'autre curieusement émerveillés par ces probabilités que la science maîtrise dans ses expériences et écrit dans son langage formel. Aux yeux de certains dont il est difficile de dire s'ils sont scientifiques ou littéraires, mais qui sont certainement philosophes, cette écriture de la science aurait la beauté abstraite de l'écriture musicale. Valéry s'exclamait : « Saint langage ! ». Lautréamont, quant à lui, dissuade son lecteur potentiel de lire son livre, de s'aventurer dans « les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison ».

L'écrivain est selon le cas, au même titre que le savant, admiratif ou méfiant face à son œuvre.

Il reste que l'un et l'autre façonnent *leur* monde en espérant qu'il sera aussi *notre* monde. C'est le pari du créateur. C'est Faust, et lui seul qui somme Méphisto de se rendre au rendez-vous de la connaissance.

La transparence et l'obstacle

Discours de M. Ilya PRIGOGINE,
membre de l'Académie royale de Belgique

I

Le titre de mon exposé reprend celui d'un remarquable essai de Jean Starobinski sur Jean-Jacques Rousseau [1]. La condition de l'homme naissant, dit Rousseau, « fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations ». Il en va de même pour l'enfant et pour l'homme primitif, « tout leur savoir est dans la sensation ».

Comme le répète G. Poulet à propos de Rousseau dans ses *Études sur le temps humain* [2]: « ... dans cette sensation pure qui est en même temps pure activité et sentiment de l'existence, l'homme possède le bonheur parfait. Il n'y a aucune contrariété en lui : son moi emplit l'univers, et l'univers emplit son moi ».

À cet état humain correspond une transparence des êtres, mais la vie en société a tôt fait de faire disparaître ce bonheur fragile. L'homme est alors obligé de vivre dans le *temps* ; il découvre ainsi, reprenons les termes de Rousseau : « Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien de solide à quoi le cœur se puisse attacher ».

Et dès lors [1]: « l'histoire universelle, alourdie du poids sans cesse croissant de nos artifices et de notre orgueil, prend l'allure d'une chute accélérée dans la corruption : nous ouvrons

les yeux avec horreur sur un monde de masques et d'illusions mortelles, et rien n'assure l'observateur (ou l'accusateur) qu'il soit lui-même épargné par la maladie universelle ». L'obstacle à la transparence est donc le temps.

Il est remarquable que ce motif se retrouve aussi chez Claude Lévi-Strauss. On sait que Lévi-Strauss distingue les sociétés « horloge » des sociétés « machine à vapeur ». Les sociétés primitives non historiques sont les sociétés « horloge ». Les sociétés historiques évolutives sont les sociétés « machine à vapeur », avec l'idée de dégradation et d'irréversibilité que cela implique. À plusieurs reprises Lévi-Strauss parle de la « malédiction de l'histoire » et exprime la nostalgie d'une société qui aurait la perfection du cristal.

Il est probable en effet que l'expérience du temps avec son caractère orienté, irréversible, est l'expérience fondamentale de l'homme. Nous apprenons vite, suivant les paroles de Jankélévitch [4] « que le temps n'est pas manipulable à volonté... on ne peut le prendre indifféremment par un bout ou par l'autre bout, que d'ailleurs le temps n'a pas de « bouts », qu'il nous impose la direction à suivre. Le sens de la futurition est la servitude fondamentale imposée à toutes nos manipulations ». Le temps limite notre action. Encore une fois, il est l'obstacle par excellence à toute transparence.

Le problème du temps prend aujourd'hui une résonance particulière. L'évolution démographique atteint des proportions jamais connues auparavant. L'avenir de l'homme est bien incertain et dans ce nouveau monde en train de naître, quoi d'étonnant que le problème du temps évoque nos angoisses, nos interrogations.

Il y a quelques décennies à peine, il semblait que notre science avait exorcisé le temps, qu'il n'en restait qu'un résidu d'intérêt plutôt psychologique, concentré autour du « temps vécu » des phénoménologues. L'interrogation « qu'est-ce le temps ? » semblait refluer vers l'art, l'imagination, la science-fiction ou la musique. Mais aujourd'hui le conflit entre la transparence et l'obstacle, dont le temps est l'enjeu, renaît au cœur même de la science.

J'ai souvent écrit que la science d'aujourd'hui est celle du temps « retrouvé ». En incorporant de nouvelles structures du

devenir, la science permet aujourd'hui de couvrir un domaine bien plus vaste. Mais en incorporant le temps avec son irréversibilité, la science a perdu la transparence de la science classique. Elle nous met en face d'un monde moins sécurisant, un monde dans lequel règnent le risque et l'incertitude. Ce sont quelques phases de cette évolution récente que je voudrais exposer ici.

II

Chacun de nous est familier avec la triade fondamentale passé, présent, avenir. Mais dès qu'il s'agit d'interpréter cette triade les opinions divergent. Dans quelle mesure le passé reste-t-il actif dans le présent ? Dans quelle mesure le présent détermine-t-il l'avenir ? Il est bien connu que l'ambition de la science classique était de ramener la réalité à une « identité » suivant le titre d'un ouvrage classique de Meyerson [5]. Les concepts de causalité et de déterminisme universel permettent d'éliminer le temps orienté. Dans cette vision, le futur est déjà contenu dans le présent, à condition que nous ayons de ce présent une connaissance suffisante. C'est un monde transparent que cette conception décrit.

Au point de départ, le changement y est assimilé au mouvement. Celui-ci dépend de deux types de données : les conditions initiales d'un côté, les lois dynamiques, les « forces » de l'autre. Nous avons étudié ailleurs [6] la notion de système dynamique telle que la voit la science classique avec ses caractéristiques de légalité, de réversibilité et de déterminisme. La science classique a trouvé son expression peut-être la plus parfaite dans la science du mouvement, la mécanique rationnelle, qui a connu ses grands développements aux XVIII^e et XIX^e siècles, et dont bien des concepts survivent aujourd'hui. Retenons ce mot : rationnel. Les postulats de la mécanique classique semblaient à ce point convaincants que leur déduction a priori sans le secours de l'expérience semble concevable. Plusieurs parmi les plus grands ont tenté l'aventure, dont Descartes et Einstein. Il est bien connu que la tentative de Descartes s'est soldée par un échec. Pour édifier la mécanique

classique il a fallu la notion, obscure, de force à distance instantanée : la gravitation, introduite par Newton, et qui pendant longtemps a fait scandale.

Quand nous parlons d'une description transparente, il ne faut dès lors pas se faire d'illusion. Même la mécanique rationnelle est le résultat complexe d'efforts théoriques et de recherches expérimentales. Quoi qu'il en soit, l'acquis semblait définitif et considérable à tel point qu'il nous permettait de définir l'essence même de la civilisation occidentale, de la situer par rapport aux croyances des primitifs. Ainsi Lévy-Bruhl écrit-il [7] : « Nous avons un sentiment continu de sécurité intellectuelle si bien assis que nous ne voyons pas comment il pourrait être ébranlé ; car, en supposant même l'apparition soudaine d'un phénomène tout à fait mystérieux et dont les causes nous échapperaient d'abord entièrement, nous n'en serions pas moins persuadés que notre ignorance n'est que provisoire, que ces causes existent et que, tôt ou tard, elles pourront être déterminées. Ainsi, la nature au milieu de laquelle nous vivons est, pour ainsi dire, intellectualisée d'avance. Elle est ordre et raison, comme l'esprit qui la pense et qui s'y meut. Notre activité quotidienne, jusque dans ses plus humbles détails, implique une tranquille et parfaite confiance en l'universalité des lois naturelles ». Plus encore, cette universalité semblait devoir progressivement s'étendre à l'ensemble de nos connaissances, y compris la sociologie ou l'anthropologie. C'est ce qu'exprime un texte particulièrement clair de Durkheim [8] : « Mais cette notion de déterminisme universel, est d'origine récente ; même les plus grands penseurs de l'Antiquité classique n'avaient pas réussi à en prendre pleinement conscience. C'est une conquête des sciences positives ; c'est le postulat sur lequel elles reposent et qu'elles ont démontré par leur propre progrès (...). Si le principe du déterminisme est aujourd'hui solidement établi dans les sciences physiques et naturelles, il y a seulement un siècle qu'il a commencé de s'introduire dans les sciences sociales et son autorité y est encore contestée. Il n'y a qu'un petit nombre d'esprits qui soient fortement pénétrés de cette idée que les sociétés ont soumises à des lois naturelles et constituent un règne naturel ».

Mais pouvons-nous encore croire aujourd'hui à cette élimination radicale de l'irréversibilité, à ce temps non orienté dans lequel la distinction entre passé et futur ne serait qu'un artifice que nous introduirions au sein d'un univers statique ? Si nous considérons les mécanismes physiques et biologiques, nous voyons que les problèmes du temps n'appartiennent pas en propre à l'homme. Laissez-moi emprunter un exemple à la biologie : la chimiotaxie, c'est-à-dire le mouvement des bactéries dans un milieu nutritif. Ce problème a attiré l'attention dès la fin du 19^e siècle, mais ce n'est que récemment qu'un effort considérable a conduit à en élucider quelques étapes fondamentales. Schématiquement, nous devons distinguer trois types d'éléments dans la bactérie qui, comme on le sait, est un organisme monocellulaire : nous avons d'abord des récepteurs destinés à donner à la bactérie des renseignements sur la composition chimique du milieu ambiant. Certains de ces récepteurs sont spécifiques pour la nourriture, d'autres sont spécifiques par des poisons. On distingue suivant les bactéries, vingt à trente récepteurs fixés à la membrane extérieure.

Nous avons ensuite un « centre d'analyse » de l'information reçue. Insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un système nerveux, qui généralement contient un grand nombre de cellules ; ici, il s'agit de quelques molécules seulement qui remplissent cette fonction et qui transforment l'information reçue par les récepteurs en un ordre transmis à l'organe responsable de la locomotion, qui est généralement un flagelle. La bactérie a donc une structure qui lui permet de transformer l'information chimique en mouvement. Ce mouvement est de deux types : exploration prolongée d'un endroit du milieu suivie d'un mouvement rapide vers un autre endroit. Là, l'information chimique est comparée à celle qui a été recueillie précédemment. Suivant le résultat de cette comparaison, la bactérie poursuit son chemin ou revient en arrière.

J'ai toujours été émerveillé par la simplicité et en même temps par la complexité des fonctions que ce mécanisme suppose. Nous devons d'une manière ou d'une autre attribuer à cet organisme si simple une perception, une mémoire et un jugement. Dès lors et c'est ce qui nous intéresse ici, nous voyons que le comportement de la bactérie est basé sur une

anticipation du futur. C'est suivant cette anticipation que la bactérie va se diriger d'un côté ou de l'autre. Cet exemple montre bien que la vie n'est pas possible sans une distinction entre passé et futur. Et pourtant il nous faut bien reconnaître que l'image d'un monde intemporel a été un stimulant puissant dans l'œuvre des plus grands créateurs tels que Einstein. Arrêtons-nous un instant sur ce problème.

III

Dans une étude fort intéressante, le philosophe soviétique Kousnetsov a examiné l'influence que Dostoïevsky a pu exercer sur Einstein [9]. Einstein s'est très clairement prononcé à ce sujet. Il a répété qu'il devait à Dostoïevsky plus qu'à tout autre penseur. Cela paraît curieux à première vue, mais devient compréhensible lorsqu'on se rappelle la position profondément pessimiste d'Einstein. Einstein était un homme très seul : peu d'amis, des relations difficiles avec ses deux femmes successives. Citons aussi l'antisémitisme allemand, larvé d'abord, ouvert ensuite, et le traumatisme des deux guerres mondiales. Dostoïevsky est avant tout le témoin de la souffrance humaine, et particulièrement des souffrances absurdes et inutiles, de la cruauté envers les animaux et les enfants. À la suite du texte de Kousnetsov j'ai relu un fragment des *Frères Karamasov*. Comment ne pas penser à ces paroles que j'ai trouvées dans une récente édition des contes du Talmud [10] « C'est malgré toi que tu as été formé, et c'est malgré toi que tu es né, et malgré toi que tu vis, et malgré toi que tu vas rendre jugement et compte devant le Saint (béni soit-il) ».

Pour Einstein, comme bien avant pour Lucrèce ou Épicure la science était avant tout le moyen d'échapper au tragique de la condition humaine, de contempler un instant au moins la splendeur de la raison à l'œuvre dans la nature. Cette attitude allait chez lui jusqu'à un engagement profond. En 1916, Einstein était gravement malade et Edwige Born, la femme du physicien Max Born, lui demanda s'il n'avait pas peur de la mort. Einstein répondit qu'il se sentait tellement solidaire avec tout ce qui existe qu'il lui était indifférent de savoir quand au

milieu de ce devenir infini, commence ou se termine quelque existence particulière.

Le pessimisme de Dostoïevsky a probablement conduit Einstein à affirmer plus fermement encore la primauté de l'universel, de dégager davantage encore la loi de préférence au singulier. Nous ne pouvons que nous incliner devant la beauté d'une telle vision, dans laquelle le réel et le rationnel se confondent, mais aujourd'hui nous en mesurons aussi davantage la fragilité. Curieusement, c'est Einstein lui-même qui plus que tout autre est à l'origine de cette interrogation.

IV

Après la transparence de la science classique nous assistons aujourd'hui au retour en force de l'obstacle. Je voudrais distinguer ici deux étapes : Tout d'abord, l'édification de la science « du complexe » avec l'émergence de la thermodynamique. La mécanique classique était la science du mouvement. Mais dès le 19^e siècle se précise la notion de la chaleur « rivale de la gravitation ». C'est cette science du feu qui allait entraîner, au cœur de la science moderne, le retour de ce que cette science niait au nom des calmes trajectoires de la dynamique : l'irréversibilité et la complexité. Nous nous sommes étendus sur cette question dans un livre récent avec Isabelle Stengers [6]. Aussi je voudrais être très bref ici.

En résumé, le second principe de la thermodynamique qui est au cœur même de la science du complexe, établit une distinction entre phénomènes réversibles d'un côté et irréversibles ou « spontanés » de l'autre. Décrivons brièvement un exemple d'un phénomène irréversible, celui de la conductibilité thermique. Un barreau de fer chauffé d'un côté est refroidi de l'autre. Abandonné à lui-même, la température devient uniforme ; c'est un phénomène irréversible orienté dans le temps, en effet, la différence de température disparaît mais n'apparaît pas spontanément. Le barreau évoluera toujours vers la situation homogène quelle que soit la préparation que nous lui faisons subir.

La différence entre phénomènes réversibles et irréversibles s'exprime grâce à la notion d'entropie. Seuls les phénomènes irréversibles créent de l'entropie. Des progrès récents dans l'étude des processus physico-chimiques soumis à des contraintes qui les maintiennent loin de l'équilibre thermodynamique ont permis à l'école de Bruxelles de mettre à jour l'existence de ce que nous appelons désormais les « structures dissipatives », qui manifestent le rôle constructif que les phénomènes irréversibles jouent dans certaines conditions, où nous assistons bel et bien à l'apparition de structures nouvelles lorsque le système franchit un point de bifurcation.

Il s'agit certes là d'un progrès important. Nous dépassons le caractère répétitif, presque monotone, de la science classique mais la multiplicité des devenir, la multiplicité des structures qui peuvent apparaître au point de bifurcation créent des nouveaux problèmes. Nous ne pouvons en général prédire que des probabilités d'apparition de nouvelles structures. Nous ne pouvons prédire ce que devient le système dans chaque cas particulier. Au contraire, ici, nous ne pouvons généralement prédire que le résultat d'expériences répétées. Le résultat d'une expérience particulière peut devenir inaccessible. Ce type de situation était déjà connu en microphysique ; il résultait du principe d'incertitude. Nous le retrouvons aujourd'hui au niveau macroscopique. Nous nous écartons de l'idéal de la science classique dans laquelle chaque phénomène particulier avait sa place dans le cadre du déterminisme universel.

Les considérations que je viens de développer ont eu de nombreuses applications et cela dans un vaste domaine qui va de la physique au biologique. Mais c'est dans le domaine de la cosmologie que le retour du temps orienté est peut-être le plus spectaculaire.

Je dois commencer par quelques rappels élémentaires. Nous sommes habitués à voir la matière former des édifices stables, atomes ou molécules au niveau microscopique, liquides solides au niveau macroscopique. Cela n'est possible que parce qu'il existe deux types de charges, positives et négatives, que les charges de même nom se repoussent, celles de nom contraire s'attirent. C'est là un élément essentiel sans être d'ailleurs

le seul à la base de la stabilité de la matière. La situation de la gravitation est toute différente. Là, il n'y a que des attractions. Si le système planétaire est stable c'est parce que les attractions sont compensées par l'effet de rotation conduisant à des forces centrifuges.

La première théorie de la gravitation est la théorie newtonienne. J'ai déjà signalé le caractère peu satisfaisant de cette théorie qui impliquait des interactions instantanées à distance. Comme vous le savez, la théorie newtonienne est remplacée aujourd'hui par la théorie einsteinienne, la théorie de la relativité générale. Cette théorie procède d'une révision profonde des concepts d'espace et de temps. L'élément qui nous intéresse ici, c'est qu'elle établit un lien étroit entre densité de matière d'un côté, structure géométrique de l'espace-temps de l'autre. Pour saisir le lien imaginons la matière répartie sur la surface d'un ballon gonflable. La théorie d'Einstein établit un lien entre la masse répartie à la surface de ce ballon et le rayon de celui-ci.

La masse de l'univers crée une courbure de l'espace-temps. Dans son premier travail en 1917, Einstein pensait à une image statique dans laquelle la courbure de l'univers serait indépendante du temps. Mais ce modèle s'est trouvé être instable. Dans l'exemple du ballon la matière donne lieu à un rayon soit croissant soit décroissant avec le temps. C'est là un résultat que l'on peut comprendre déjà à partir de la théorie newtonienne. Suivant l'énergie initiale, un système de masses en interaction gravifique va se disperser ou se condenser. C'est la même instabilité que l'on retrouve en relativité.

Nous arrivons ainsi à l'image d'un univers évolutif dont les dimensions changent au cours du temps. Parmi les données expérimentales les plus inattendues recueillies au cours de ce siècle sont celles qui semblent indiquer que nous sommes dans une phase d'expansion de l'univers. Ces données sont essentiellement de deux ordres : d'un côté, la « fuite des nébuleuses », d'autant plus rapide qu'elles sont loin de la terre et d'un autre côté, l'existence d'un rayonnement résiduel qui semble remplir tout l'univers accessible à l'observation. Malgré de nombreux efforts, la seule explication fournie jusqu'ici de ce rayonnement est cette théorie de l'univers en expansion d'après

laquelle l'univers est parti d'une dimension très petite, de l'ordre d'une tête d'épingle, il y a une vingtaine de milliards d'années. Au cours des premières minutes de son existence, un équilibre entre matière et rayonnement s'est établi, mais l'expansion de l'univers a rompu cet équilibre dont ce rayonnement résiduel dans l'univers d'aujourd'hui reste le témoignage.

Cette théorie est la première qui nous permette de comprendre comment les étoiles et dès lors les planètes et finalement la vie ont pu prendre naissance. Dans les premiers stades de l'univers, les protons et les neutrons n'ont pu se combiner à cause de la température élevée qui régnait alors. Ce sont ces protons qui se sont agglomérés ensuite et ont formé les étoiles qui grâce à leurs réactions thermonucléaires fournissent l'énergie nécessaire à la vie. S'il n'y avait pas eu de premier stade « chaud », ces réactions thermonucléaires se seraient produites avant la formation des galaxies et nous aurions été en présence d'un univers mort sans personne pour nous en conter l'histoire.

Mais nous avons dû payer un prix pour reculer aussi loin les frontières de la science. Les problèmes que nous avons cru exorciser ont fait leur réapparition. Le temps est revenu en force. Nous devons associer un moment particulier au début de l'univers et nous ne pouvons nous empêcher de spéculer sur sa fin. Cette fin dépend dans la théorie actuelle du contenu de matière de l'univers. Si sa masse était plus grande qu'une certaine masse critique, l'univers passerait par des oscillations. L'univers en expansion serait suivi d'un univers en contraction. Si au contraire la masse est trop faible, l'expansion actuelle se continuerait indéfiniment jusqu'à la dispersion complète de la matière. Jusqu'à maintenant, la masse connue de l'univers reste trop faible pour permettre des oscillations, et même si on arrivait à retrouver la masse critique, le problème de l'irréversibilité n'en serait pas pour autant résolu car on peut démontrer qu'il ne pourrait de toute façon y avoir qu'un nombre fini d'oscillations.

Nous avons ainsi aujourd'hui deux principes d'évolution : le principe d'évolution associé à l'entropie, découvert déjà au 19^e siècle ; et le principe d'évolution cosmologique, conséquence de la relativité générale. Le lien entre ces deux principes reste obscur. Pourtant, deux principes indépendants, c'est

trop, et un des objets des recherches actuelles de notre groupe est l'étude du lien qui pourrait exister entre eux.

Nous avons raisonné comme si l'univers dans son ensemble était accessible à notre expérience actuelle. Peut-être observons-nous seulement un fragment, une bulle qui marque les limites de l'explosion initiale de quelque trou noir. Alors notre temps ne serait pas celui de l'univers. L'univers serait comme un contrepoint extraordinaire dans lequel un nombre infini de voix, de temps locaux, se superposent. Nous pourrions alors parler de notre temps et de notre éternité.

Mais il est temps de conclure. Nous sommes loin aujourd'hui des certitudes apaisantes de Lévy-Bruhl. L'univers est plus complexe qu'on n'aurait jamais pu le soupçonner. La croissance de la science a explicité ce qui peut-être était évident depuis toujours, c'est que la science est une entreprise humaine avec tout ce que cela comporte d'incertitude.

Toute vision globale contient un élément d'extrapolation. Le temps retrouvé par la science n'est ni une « chute » comme le voulait Rousseau ni l'ascension vers la « noosphère » de Teilhard de Chardin. Il y a trois siècles que dans une page célèbre Pascal parlait des solitudes effrayantes de l'univers. Le temps opposait alors l'homme à une nature conçue comme éternelle. Aujourd'hui, le temps est revenu en force. Depuis les particules élémentaires jusqu'aux dimensions de l'univers lui-même, la nature semble devenir inséparable d'une évolution dont l'ampleur nous étonne, et les solitudes de Pascal ont fait place au fracas des explosions stellaires. Le temps ne sépare plus l'homme de l'univers.

Pourtant, l'interrogation n'est pas devenue moins angoissante. Le temps est né un jour, comment ? Pouvons-nous parler de la naissance du temps ? Pouvons-nous concevoir sa fin ? Du moins, cette vision nouvelle affirme-t-elle désormais l'appartenance de l'homme : l'histoire humaine plonge ses racines dans le devenir biologique, et celui-ci est lui-même plus intimement qu'on ne le croyait lié aux processus physiques qui jouent dans ce que nous appelions la matière.

Dans cette évolution avons-nous perdu des éléments essentiels pour construire une image satisfaisante du monde physique ? Je crois que le contraire est vrai. Les lois déterministes

nous enfermaient dans un univers où tout était donné. Nous pouvons concevoir aujourd'hui un univers nouveau ouvert aux fluctuations et aux innovations. Pour la plupart des fondateurs de la science classique et même pour Einstein, la science devait nous permettre de dépasser le monde des apparences, d'atteindre le monde rationnel de Spinoza. Mais peut-être faut-il dépasser la dichotomie entre monde des apparences et monde de la raison. Peut-être existe-t-il une forme de réalité plus subtile qui implique à la fois lois et jeux, temps et éternité.

L'expérience sociale prend de nouvelles dimensions, par suite entre autres de l'explosion démographique. L'expérience personnelle elle aussi est vécue très différemment. Enfin, l'expérience sociale elle aussi prend des formes inédites. Notre science elle aussi changée : elle apparaît avant tout aujourd'hui comme une science d'expérimentation, dont la source dépasse très nettement les subdivisions traditionnelles. C'est ainsi qu'elle rejoint l'attitude d'expérimentation et d'interrogation qui est l'expression du moment historique singulier que nous vivons.

De nouvelles formes d'action deviennent nécessaires et c'est peut-être cette recherche de nouveaux langages, de nouvelles écritures, de nouveaux concepts qui donne son unité à la culture d'aujourd'hui.

RÉFÉRENCES

- [1] STAROBINSKI, Jean, *Jean Jacques Rousseau, La transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971.
- [2] POULET, Georges, *Études sur le temps humain*, vol. I, Éd. Edinburgh University Press, 1949, où on trouvera les renvois à l'œuvre de Rousseau.
- [3] CHARBONIER, G., *Entretiens avec Cl. Lévi-Strauss*, Plon-Gallimard 1961.
- [4] JANKÉLÉVITCH, VI., *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion, 1974.
- [5] MEYERSON, E., *Identité et Réalité*, 3^e édition, Vrin 1926.
- [6] PRIGOGINE, I. et STENGERS, I., *La Nouvelle Alliance*, Gallimard 1979.
- [7] LÉVY-BRUHL, L., *La Mentalité Primitive*, P.U.F., 1922.
- [8] DURKHEIM, E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Alcan 1912.
- [9] KOUSNETSOV, *Études sur Einstein*, Éd. Nauka - Moscou 1970.
- [10] *Contes du Talmud*, Paris, J. C. Lattès 1980.

Création poétique et création scientifique

Discours de M. Jean BERNARD
de l'Académie française

I

L'Amérique et la fonction glycogénique du foie existaient avant Christophe Colomb et avant Claude Bernard. **L'Iliade** et **Le Rouge et le Noir** n'existaient pas avant Homère et avant Stendhal.

Existence - non existence. La différence est forte. Pourtant aussitôt surgissent des critiques, critiques qu'il est permis de classer sous quatre chefs de critique : statistique, sentimentale, objective, fondamentale.

Critique statistique d'abord. On peut admettre une existence potentielle préalable dans l'alphabet de l'**Iliade**, du **Rouge et le Noir**, qui, à la limite, auraient pu être écrits par un chimpanzé, par un ordinateur épuisant l'une après l'autre toutes les combinaisons possibles.

Des méthodes comparables ont été proposées par des savants. « Puisqu'il y a 850.000 composés du carbone, pourquoi ne pas les essayer tous sur une certaine forme de cancer ? Il suffirait qu'un entrepreneur de recherches lançât pendant un an 850.000 chercheurs sur ce problème. Sans pousser jusqu'à cet absurde, il faut reconnaître que cette recherche, dirigée, dans une certaine mesure par l'intuition et l'intelligence, a rendu de grands services. Le fameux 606, premier traitement efficace de la syphilis, était le 606^e corps essayé par un homme, il est vrai, génial » (M. Bessis).

Il n'est de science que mesurable, a dit un grand savant. C'est là une définition restreinte de la science. Dans la

recherche scientifique sont engagés des mesureurs, des créateurs, des mesureurs-créateurs. « Des armées de mesureurs dirigées par des entrepreneurs en recherches mesurent tout ce qui peut être mesuré » (M. Bessis). Les mesureurs sont utiles, indispensables, bien considérés par les sociétés. Ce ne sont pas les mesureurs, mais les vrais créateurs scientifiques que nous comparons ici aux poètes.

Critique sentimentale ensuite. On peut tenir l'existence de **L'Iliade**, du **Rouge et le Noir** — une fois écrits — comme virtuelle et non réelle, fondée uniquement sur le jugement ou l'émotion des hommes qui lisent. Cette critique serait très importante, très peu réfutable dans un monde sans hommes. Mais notre étude concerne avant tout l'homme. Et, pour l'homme, l'**Iliade** et le **Rouge** qui se transmettent, de mémoire en mémoire, au long des siècles, ont une existence vraie, ni potentielle, ni virtuelle, l'existence que leur ont donnée Homère et Stendhal.

Critiques objectives. Elles sont pour une part justifiées. Toute œuvre d'art n'est point totale invention. L'artiste, l'écrivain se bornent souvent à chanter des airs anciens à peine modifiés ou à reproduire fidèlement les images ou les sons de la nature. L'œuvre de science originale, si elle est le plus souvent découverte, est parfois invention. Comme l'écrit Raymond Latarjet, « parfois l'œuvre scientifique est si inattendue, si géniale, si personnifiée, qu'elle prend l'aspect d'une œuvre d'art destinée à durer. Je songe ici, entre autres, au sortilège de la constante imaginée par Planck qui devait se révéler, vingt cinq ans plus tard, comme le trait d'union quasi métaphysique entre les deux visages corpusculaires et ondulatoires des radiations, dualisme que Planck ne soupçonnait pas, mais qu'il a fondé sans le savoir. On pourra lire dans 500 ans le mémoire de Planck comme on regarde aujourd'hui les trois sculptures de Michel-Ange dans la chapelle des Médicis ».

Ce sont là exceptions. Presque toujours le savant découvre, l'artiste invente. Dans le même temps, Pasteur reconnaît l'existence des bactéries, Baudelaire crée les *Fleurs du Mal*. Dans le même temps François Jacob et Jacques Monod découvrent l'acide nucléique messager, Saint-John Perse crée *Amers* et *Chroniques* (« Grand âge nous voici »).

Critique fondamentale enfin. Permettez-moi d'évoquer ici mes rencontres avec Saint-John Perse dans sa maison de la presqu'île de Giens. J'arrive par le train de nuit au petit matin. Je le trouve allongé sur son lit. Il repose sur cinq oreillers blancs. Il est gris, gris sur blanc ou plutôt gris jaune. Bientôt il se lève. Il parle de création. D'abord de sa propre création. Il distingue formellement sa fonction de poète et sa fonction d'artiste. La fonction de poète est aisée, heureuse. Elle se fait surtout la nuit. Il écrit, couché sur de grands feuillets blancs qu'il jette au pied de son lit. La fonction d'artiste est la lecture, la critique, l'établissement du texte définitif. « Je suis très exigeant, une syllabe, une cadence me laissent incertain, malheureux. Le travail d'artiste, de technicien, d'artisan m'ennuie ».

Paul Valéry avait, de même, distingué dans la poésie deux actes bien différents ; le premier est une fonction, celle de créer, la poétique, l'autre consiste à exprimer ses pensées, ses sentiments en des règles formelles. Un peu plus tard, Saint-John Perse quitte la création poétique, sa propre création. Il aborde la science, la création scientifique. Il compare le savant et le poète : « L'interrogation est la même qu'ils tiennent sur un même abîme, et seul leur mode d'investigation différent... »

Je relis son **Discours de Stockholm** :

« Au vrai toute création de l'esprit est d'abord 'poétique' au sens propre du mot ; et dans l'équivalence des formes sensibles et spirituelles, une même fonction s'exerce initialement pour l'entreprise du savant et pour celle du poète. De la pensée discursive et de l'ellipse poétique qui va plus loin et de plus loin ? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveuglés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurations de l'esprit, qui donc plus tôt remonte de plus chargé de brèves phosphorescences ?... Face à l'énergie nucléaire, la lampe d'argile du poète suffira-t-elle à son propos ? Oui, si d'argile se souvient l'homme ».

*
* * *

II

Il est bien vrai que, si les objectifs sont différents, des analogies peuvent être reconnues qui rapprochent les méthodes et les inspirations.

Les méthodes d'abord. Les démarches des savants et des artistes sont parfois pareilles. Certes les voies de l'invention, les voies de la découverte sont très diverses, mais il est des traits communs. Ainsi la succession de trois étapes. Le poète est ému par une fleur, par un amour, par une souffrance. Il fait œuvre de poète et crée son poème. Puis il fait œuvre d'écrivain, corrige, rectifie, ajuste, donne leur forme définitive aux divers éléments du poème. Le savant observe un fait fortuit, la chute d'une pomme, la souillure d'une culture de microbes. Il construit, à partir de ce fait fortuit une hypothèse neuve. Il vérifiera ensuite patiemment en de nombreuses expériences, l'hypothèse. Dans les deux cas se succèdent l'événement extérieur, la naissance du poème ou du concept, l'écriture et les vérifications.

Les inspirations ensuite : « Ne cherche pas l'eau, cherche la soif », disait Claudel, ce qui, après tout, définit à la fois la meilleure recherche poétique et la meilleure recherche scientifique

Le poète et le savant ont encore en commun deux motivations. La force initiale qui les meut. « Mourriez-vous s'il était défendu d'écrire ? », demande Rilke à un jeune poète.

Le bonheur suscité par une idée nouvelle qui surgit. « L'idée nouvelle porte sa propre récompense avant même qu'elle se soit mise en forme d'hypothèse et de poème ».

Et comment ne pas se rappeler les pensées pareilles de Baudelaire : « L'imagination est la plus scientifique des facultés » et d'Einstein : « L'imagination est le vrai terrain de germination scientifique ». Ce rapprochement a été contesté par Latarjet : « Y a-t'il de l'imagination dans la création scientifique ? ou seulement un talent particulier pour agencer des données soit pré-existantes et connues de beaucoup, soit révélées à l'auteur par une expérimentation nouvelle ? Dans le domaine de l'art s'en rapproche ce qu'on pourrait appeler la création dans l'alchimie des motifs. Les grands alchimistes des

sonorités nouvelles comme Wagner, Schoenberg ou Debussy, les grands alchimistes de colorations nouvelles comme Giotto, Delacroix ou Gauguin me semblent comparables aux physiciens ou aux chimistes qui, inventant de nouvelles techniques, ouvrent à leurs sciences des voies et des horizons nouveaux ».

Mais si ceci concerne l'harmonie verticale, que dire du contrepoint horizontal ? Existe-t-il en science un degré de création personnelle, d'imagination vraie, comparable aux contrepoints de pensée de Shakespeare ou de Proust, aux contrepoints mélodiques de Bach, de Schubert ou de Prokofiev ?

III

Ce sont là motifs d'émouvantes discussions. En fait certains chemins, certains cheminements sont proches. Mais une différence essentielle persiste. La science dépend étroitement des faits. Observations, théories, expériences peuvent s'entrelacer sous des formes variées. Mais toute théorie doit être confrontée à l'expérience. Le vrai est ce qui est vérifiable. C'est la relation avec les faits qui définit la science. Relation qui se fait au long d'un double courant, celui qui descend d'un concept vers les faits, celui qui partant d'un fait va nourrir les concepts tels, végétaux et britanniques tous deux, la pomme de Newton et le champignon de Fleming.

Ainsi la qualité artistique est subjective, donc spirituelle, donc éternelle. Aussi désintéressé, aussi intransigeant vis-à-vis de soi-même soit-il, l'artiste, sans rien céder à la demande, souhaite l'approbation subjective des hommes. Stendhal écrivait pour lui-même mais mendiait des contrats à l'**Edinburgh Review** et Vincent Van Gogh se plaignait à son frère Théo de l'indifférence qui l'entourait.

L'œuvre des grands poètes, des grands artistes se construit ainsi, tantôt dans l'indifférence, tantôt tantôt dans le combat, tantôt dans l'accord profond avec ses contemporains. Ces différentes relations peuvent se succéder au long des années. Mon ami Olivier Debré, peintre abstrait de grand talent, pense même que l'artiste exprime d'abord la sensibilité de son temps,

qu'il est porté, suscité par le monde qui l'entoure. Ainsi du siècle de Périclès, de la Renaissance.

« Même si création artistique et création scientifique sont inspirées par des mécanismes pareils, de très importantes différences apparaissent en aval. L'œuvre d'art n'a pas à être prouvée. On ne peut la mesurer. Il suffit qu'elle plaise à un certain public d'une certaine époque, d'une certaine culture. On ne peut être assuré de la pérennité de son effet dans le temps et dans le temps et l'espace. L'œuvre de science au contraire est universelle » (M. Bessis).

La qualité scientifique au contraire est objective, donc matérielle, donc liée à l'instant. En principe elle ne doit attendre que l'approbation objective des faits.

Et c'est l'expérience qui a le dernier mot. Comme l'écrit Samuel Butler dans ses Carnets, « un événement affreux, une superbe théorie, belle sous tous les rapports, sauvagement assassinée par un vilain petit fait »...

Peut-on aller plus loin et tenir la science d'une part, la poésie, la musique, les lettres d'autre part, comme anatomiquement et physiologiquement différentes, comme représentant chacune des activités de secteurs spécialisés du cerveau ? Les localisations cérébrales, après avoir connu la gloire et l'oubli, ont été récemment renouvelées. D'où les propositions de Pierre Auger : « Nous savons que nous mourrons (hémisphère gauche), mais nous ne le croyons pas (paléocéphale) et nous ne pouvons l'imaginer (hémisphère droit) ». C'est un classement ternaire des pensées qui se dégage de ces études expérimentales. Cette topographie différentielle, même si elle est vraie, ne prouve rien.

En fait, le débat devient ici difficile et inévitablement métaphysique. Si l'univers est à la fois fini et entièrement déterminé, il n'y a assurément aucune différence entre la découverte et l'invention ou plutôt tout est découverte. Il n'y a pas d'invention.

Si l'univers est infini et libre, il y a place pour l'invention qui crée et, par là-même, accroît le domaine de la connaissance. Dans cette hypothèse, inventions et découvertes sont fondamentalement différentes. La découverte fait connaître ce

qui est. L'invention augmente le domaine de ce qui est. Là est probablement le sens de l'opposition entre la science considérée comme un destin pour l'homme et l'art tenu par Malraux pour un anti-destin. Là est probablement aussi le sens profond de la plainte et de l'orgueil des grands poètes. « Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières de l'illimité et de l'avenir », dit l'un ; « Aussi loin que la science recule ses frontières et surtout l'arc étendu de ses frontières, on entendra courir encore la meute chasserresse des poètes », dit l'autre.

IV

« Que fais-tu tout le jour ? Je m'invente » dit M. Teste. La réponse de M. Teste est ambiguë « Je m'invente » peut-il être remplacé par « Je me découvre » ou par « Je me crée » ?

Dans l'Institut de Recherches sur les Leucémies et les Maladies du Sang que j'ai eu l'honneur de diriger depuis 1957, Jean Dausset a découvert le système d'histocompatibilité, dit système HLA, et a démontré le caractère unique, irremplaçable de chaque être humain. Non seulement chaque homme est différent de tous les autres hommes (réserve faite des jumeaux vrais) mais encore, depuis qu'il y a des hommes et tant qu'il y en aura, il ne s'en trouvera jamais deux pareils. Cette originalité, ce caractère unique de chaque être humain, ont des conséquences différentes pour les sciences d'une part, pour la poésie, les lettres, les arts d'autre part.

Évariste Gallois, dans la nuit qui précède sa mort, rédige les principes de la *Théorie des Ensembles*. Il meurt le lendemain, tué en duel par un spadassin. Il n'écrira pas son œuvre future, mais son œuvre sera accomplie par les mathématiciens qui lui succéderont.

Pouchkine, à 38 ans, est, lui aussi, tué en duel. Il n'y aura plus de poèmes de Pouchkine, pas de suite à *Boris Godounov*, à *La Fille du Capitaine*.

Une belle Minerve est l'enfant de la tête d'Apollinaire. Mais sans la belle Minerve, sans l'éclat d'obus, sans la grippe qui l'emporta le 11 novembre 1918, à 38 ans lui aussi, qu'aurait

écrit Apollinaire ? De quelles nouvelles inventions avons-nous été privés ? Là est la différence la plus profonde. Apollinaire meurt, Franz Schubert meurt, Mozart meurt. Il n'y aura pas de deuxième *Chanson du Mal Aimé*, pas de dixième symphonie, pas de nouvel opéra. Pascal meurt, Évariste Gallois meurt, mais les physiciens, les mathématiciens découvrent ce que, vivant plus longtemps, ils auraient trouvé. La mort du savant est seulement retard. La mort du poète est la mort de son œuvre future.

François VI de La Rochefoucauld moraliste et portraitiste ¹

par Mme la Duchesse de la Rochefoucauld

François VI de La Rochefoucauld est mort le 17 avril 1680. À l'occasion de la célébration de ce tricentenaire, nous nous proposons de parler brièvement de l'accueil fait en son temps aux *Maximes* dont le manuscrit a été conservé dans la famille jusqu'en 1961 et de l'art de portraits chez La Rochefoucauld puisque ce fut aussi au XVII^e siècle, avant les *Maximes*, une mode introduite par Mademoiselle de Montpensier, la Grande Mademoiselle, qui, à d'autres moments fit tirer le canon de la Bastille contre les troupes du Roi son cousin Louis XIV qu'elle avait rêvé sans doute d'épouser.

Maximes

Chacun a son moraliste. Mon ami Edmond Jaloux me parlait souvent de Joubert qui a écrit « *Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil* ». Chateaubriand aimait aussi ce sage en robe de chambre portant un petit manchon. Je préférerais La Rochefoucauld plus élégant, incomparable styliste : des *Maximes*, on ne peut supprimer un mot.

Comme nul ne l'ignore, au XVII^e siècle, la mode était aux sentences morales, bien qu'à vrai dire ce ne fût pas nouveau. Marc-Aurèle et avant lui Sénèque, suicidé sur l'ordre de Néron son ancien élève, Epictète l'affranchi, avaient dans l'antiquité romaine observé le comportement des humains. Marc-Aurèle,

1. Texte écrit pour la célébration du tricentenaire de La Rochefoucauld à la Société des Gens de Lettres à Paris.

sans en faire une doctrine, notait déjà au deuxième siècle de notre ère que « chaque homme s'aimait de préférence à tous », et s'était donné aussi des conseils stoïciens dans la souffrance : « Ou tu finiras ou ta douleur finira ».

Montaigne avec ses *Essais*, Pierre Charron avec ses trois livres sur la sagesse (744 pages) avaient précédé Pascal contemporain de La Rochefoucauld, mais dont les *Pensées* ne devaient être publiées qu'en 1670 (il était mort en 1662), donc après les *Maximes* parues en 1664.

À l'époque, les dames comme les messieurs offraient leur expérience en condensés de quelques lignes. François de La Rochefoucauld fréquentait la Duchesse de Liancourt, auteur elle-même de maximes sous forme de recommandations (*maximes* signifie « préceptes », « règles ») à sa petite-fille, Mademoiselle de La Rocheguyon, laquelle devait épouser François VII, le fils de La Rochefoucauld. Elle recommandait aussi — heureuse époque — « d'éviter d'acheter des marchandises que la nouveauté rend si chères et que peu de jours remettent à un prix raisonnable ». Elle condamnait (naturellement) « les bals, comédies, ballets, les assemblées de vanités, les parures, les promenades qui se font pour voir et pour être vues ».

Les principales personnes de l'entourage de La Rochefoucauld faisaient des maximes, jugeaient parfois celles du célèbre écrivain. Madame de Motteville, disparue en 1680, la même année que La Rochefoucauld dont elle admirait d'ailleurs la valeur, « adhère à son système². Elle écrivait d'une manière analogue dans ses mémoires édités à Amsterdam en 1723 : « Il n'y a point de bonté dans l'homme, du moins elle est rare. L'intérêt... est le maître des cœurs. C'est lui qui gouverne le monde, qui fait si souvent agir les hommes en bien et en mal, qui fait naître la haine et qui produit les apparences de l'amitié que les gens de la cour semblent avoir les uns pour les autres ». Madame de Sablié, qui rédigea pour le *Journal des Savants* un article élogieux sur l'ouvrage de La Rochefoucauld, supprima à

2. L'intérêt, l'amour-propre, c'est-à-dire l'amour de soi est le mobile de nos actions.

la demande de l'auteur ce passage critique : « Les uns... disent qu'il est dangereux de mettre de telles pensées au jour, qu'ayant si bien montré qu'on ne fait jamais les bonnes actions que par de mauvais principes, on ne se mettra plus en peine pour chercher la vertu... que c'est enfin renverser la morale de faire voir que toutes les vertus qu'elle nous enseigne ne sont que des chimères puisqu'elles n'ont que de mauvaises fins ». Pourtant elle-même, qui écrivait aussi des maximes, n'avait pas craint de noter : « L'amour qu'on a pour soi-même est quasi toujours la règle de toutes nos amitiés ». À la parution de l'ouvrage de La Rochefoucauld, Madame de La Fayette avait déclaré à la Marquise de Sablé : « Ah ! quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela ». Ce qui prouve que les pensées de La Rochefoucauld ne couraient pas dans tous les salons. Elle devint néanmoins la meilleure amie de La Rochefoucauld qui se disculpa, assurant s'être inspiré des Pères de l'Église — dont il possédait un traité qui existe, encore revêtu de sa signature, à l'hôpital de La Rochefoucauld. Voilà pour les Dames les plus fameuses.

Quant aux esprits masculins, ils furent plutôt d'accord avec notre moraliste.

Jacques Esprit rédigea un traité *De la fausseté des vertus humaines* (1778) qui évoque évidemment la maxime « Les vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés ». Quant à Saint-Evremond, cet étrange personnage s'opposant à Louis XIV — passant, pour éviter son arrestation, en Angleterre et refusant la grâce du Roi — il imite si bien La Rochefoucauld qu'on trouve dans ses *Nouvelles œuvres meslées* éditées en 1700 (il a 85 ans) seize maximes de La Rochefoucauld lui-même, identifiées par M. Jean Marchand.

Concluons que si les Sentences morales de La Rochefoucauld furent contestées par quelques-uns, elles furent également plus ou moins copiées par d'autres. Mais La Rochefoucauld fut aussi un mémorialiste. Qui dit mémoire dit portraits. Nous nous étendrons un peu plus longuement sur ses évocations de certains personnages importants du XVII^e siècle.

Portraits

Chassés du roman devenu objectal, le goût des portraits en notre temps s'est maintenu dans l'histoire.

La Rochefoucauld historien, mémorialiste, avait-il du talent pour peindre non pas les hommes en général — certes cela nous le savons — mais tel homme en particulier ?

Ministre, cardinal, duc ou amiral, roi ou reine (Christine de Suède) belles dames politiques, il a tracé des portraits très différents : celui de l'amiral de Joyeuse est satirique, la reine célébrée dans un *sonet* apparaît sous un jour flatteur, le ministre Mazarin est cruellement portraicturé dans « l'Apologie du Prince de Marillac »³. On connaît la peinture peu flatteuse du cardinal de Retz (qui ne figure d'ailleurs pas dans les *Mémoires*) :

Paul de Gondi a plus d'ostentation que de vraie grandeur, peu de piété, quelques apparences de religion... Il a su profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il s'amuse à tout et ne se plaît à rien... (sa retraite) est un sacrifice qu'il fait à son orgueil sous prétexte de dévotion, il quitte la cour où il ne peut s'attacher et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

Ce texte figure à part des *Mémoires*, mais nous en trouverons d'autres en ceux-ci dont je rappellerai brièvement la genèse.

Les *Mémoires* comprennent six parties : les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e (écrits en premier) le sont à la troisième personne, le début à la première. Je le fis un jour remarquer au Général de Gaulle qui avait aussi parfois parlé comme La Rochefoucauld à la troisième personne : « Pourquoi, lui demandai-je, écrire tantôt « je » tantôt « le général de Gaulle » ? Il réfléchit et me répondit sans plus « C'est selon ».

Des copies couraient dès 1661 des *Mémoires*, prêtées inconsidérément à des amis — notamment à Monsieur de Brienne et

3. La Rochefoucauld parle même de ses crimes : « Je ne présume pas assez de ma vertu pour oser répondre que j'aurais haï le cardinal Mazarin quand il m'aurait aimé. Peut-être qu'il aurait fait des choses pour mes intérêts qui m'auraient déguisé tout ce qu'on lui a vu faire contre ceux de l'État ».

l'une de celles-ci arriva entre les mains de Mazarin qui ne la rendit point. Les *Mémoires* (qui contenaient l'épisode de la guerre de Paris de M. Vineuil et non de La Rochefoucauld) parurent à l'insu de l'auteur principal à Rouen et l'éditeur dut arrêter la publication sur l'intervention de La Rochefoucauld. Ces *Mémoires* excitèrent furieusement l'opinion publique. Sur l'édition de 1662, le Duc de Saint-Simon, père de celui des *Mémoires*, avait gribouillé en marge du texte le concernant : « L'auteur en a menti ! »

La Rochefoucauld fut amené à désavouer en partie l'édition hollandaise qui parut ensuite : « Il n'y a presque rien qui soit conforme à ce que j'ai écrit », déclara-t-il.

La Rochefoucauld devait lui-même retoucher ses mémoires, supprimer certains passages concernant la Duchesse de Longueville et son frère le Prince de Conti. Des éditions plus ou moins approuvées par l'auteur se succédèrent en Hollande de 1662 à 1689, mais ce ne fut que longtemps après la mort de La Rochefoucauld qu'une édition assez exacte (on avait dû rendre à Vineuil le récit de la guerre de Paris) et relativement complète fut faite d'après le manuscrit d'Arnaud d'Andilly et celui qui est conservé dans la famille.

Voici quelques portraits qu'on trouve dans les *Mémoires*. D'abord le Roi.

Louis XIII avait une santé faible que les fatigues de la chasse avaient usée avant l'âge ; ses incommodités augmentaient ses chagrins et les défauts de son humeur ; il était sévère, défiant, haïssant le monde. Il voulait être gouverné et portait⁴ impatiemment de l'être.

Le cardinal de Richelieu gouvernait l'État et il devait toute son élévation à la Reine-mère⁵. Il avait l'esprit vaste et pénétrant l'humeur âpre et difficile ; il était libéral, hardi dans ses projets, timide pour sa personne.

Une célèbre opposante : M^{me} de Chevreuse... avait beaucoup d'esprit, d'ambition et de beauté, était capable par des cabales de troubler le repos de la régence d'Anne d'Autriche. Elle se

4. Supportait, écrivait-il aujourd'hui.

5. Marie de Médicis.

servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins et elle a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle y a engagées.

Voici, épris d'Anne d'Autriche, le Duc de Buckingham :

Favori du Roi d'Angleterre, jeune, libéral, audacieux et l'homme du monde le mieux fait... il arriva en France avec plus d'éclat, de grandeur et de magnificence que s'il eût été Roi.

Rappelons qu'après le siège de La Rochelle, Buckingham rentra en Angleterre pour être assassiné peu après.

La Reine (Anne d'Autriche épouse de Louis XIII) était aimable de sa personne ; elle avait de la douceur, de la bonté et de la politesse ; elle n'avait rien de faux dans l'humeur ni dans l'esprit et avec beaucoup de vertu, elle ne s'offensait pas d'être aimée.

Cette Reine que La Rochefoucauld avait projeté d'enlever avec sa dame d'honneur Mademoiselle de Hautefort, devait le décevoir en lui préférant, à la mort du Roi Louis XIII, le prodigieux Mazarin.

Vint la Fronde avec la belle Duchesse de Longueville, aux yeux de turquoise, à qui La Rochefoucauld s'attacha et dont il se détacha :

La beauté de Madame de Longueville, son esprit et tous les charmes de sa personne attachèrent à elle tout ce qui pouvait espérer d'en être souffert.

Cet amour devait s'illustrer par deux distiques célèbres. Le premier :

*Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre au Roi, je l'aurais faite aux dieux.*

le second après la rupture et la blessure de guerre :

*Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connais mieux
J'ai fait la guerre au Roi, j'en ai perdu les yeux.*

Seuls les seconds vers sont de La Rochefoucauld ⁶.

6. Les autres sont tirés de la tragédie d'*Alcyonée* par Du Ryer.

Et puisque nous sommes dans la poésie, voici un fragment de sonnet pour la Reine Christine de Suède, laquelle, rappellons-le, annota les *Maximes* de sa propre main :

SONET POUR LA REINE DE SUÈDE (1656)

*Cessé, peuple du Nort, d'admirer la victoire
De Gustave indompté, quy d'une illustre ardeur,
Aux guerriers Alemans imprimant la terreur,
Finit ses jours heureux dans le champ de la gloire.*

*L'admirable Christine ornera mieux l'histoire.
Le mespris estonant qu'elle a pour la grandeur,
Des plus fiers conquerans eface la splendeur
Et de son Pere mesme obscurcit la mémoire.*

*Sy Gustave a rengé des Princes sous ses loix,
De ses propres subjefs Christine fait des Rois.
Il a pris des Estats et sa fille les donne.*

*Il s'est acquis un sceptre, elle quite le sien
Et montre à l'univers, en laissant la couronne,
qu'on peut regner par tout en ne possédant rien.*

Terminons les portraits sur une note, si l'on peut dire, plus joyeuse...

Ange de Joyeuse, duc et pair, maréchal de France et amiral, jeune, riche, galant et heureux, abandonna tant d'avantages pour se faire capucin. Après quelques années, les besoins de l'État le rappelèrent au monde : le Pape le dispensa de ses vœux, et lui ordonna d'accepter le commandement des armées du Roi contre les huguenots ; il demeura quatre ans dans cet emploi, et se laissa entraîner, pendant ce temps, aux mêmes passions qui l'avoient agité pendant sa jeunesse. La guerre étant finie, il renonça une seconde fois au monde, et reprit l'habit de capucin ; il vécut longtemps dans une vie sainte et religieuse ; mais la vanité, dont il avoit triomphé dans le milieu des grandeurs, triompha de lui

dans le cloître ; il fut élu gardien du couvent de Paris, et son élection étant contestée par quelques religieux, il s'exposa, non seulement à aller à Rome, dans un âge avancé, à pied, et malgré les autres incommodités d'un si pénible voyage ; mais la même opposition des religieux s'étant renouvelée à son retour, il partit une seconde fois pour retourner à Rome soutenir un intérêt si peu digne de lui, et il mourut en chemin, de fatigue, de chagrin, et de vieillesse.

Il y a dans les *Mémoires* bien d'autres portraits tracés d'une plume habile, aiguë, mais je ne veux pas allonger un préambule qui, par définition, doit être court. Je terminerai donc mon propos La Rochefoucauldien sur la gloire d'écrire, dont on peut, on doit parler.

La gloire d'écrire

Et voici ma question : que pensait La Rochefoucauld de La Rochefoucauld écrivain ?

On lit dans son portrait par lui-même : « *J'écris bien en prose et je fais bien en vers et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là je pense qu'avec un peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation* ».

Bien avant notre temps savait-il que le scandale accompagnant la parution d'un ouvrage en fait la fortune ou le succès ? Ce fut de toute façon le cas des *Mémoires* et celui des *Maximes*. Dans une conversation avec La Rochefoucauld que rapporte le Chevalier de Méré, La Rochefoucauld fait des réserves sur la critique de ses contemporains :

« *Je ne sais quoi d'envieux et de malin fait mal prendre ce qu'on écrit de meilleur* » — « *Le monde juge mal* » (des œuvres des écrivains) — Et la conclusion : « *Nous sommes dans un temps où l'on ne doit pas se mêler d'écrire* ».

À cette amertume d'auteur la postérité devait répondre par un jugement favorable. Voltaire l'admirait, lui donnait un rôle prépondérant dans la formation de l'esprit français, et le génie de l'écrivain ne fut jamais mis en doute.

Quant au moraliste lui-même, entouré d'amitiés ferventes, — n'oublions pas Madame de Sévigné et Madame de La Fayette — il surveillait les éditions successives, toujours modifiées, améliorées, de ses ouvrages, mais perclus de rhumatismes, souffrant, il sentait peut-être sa fin approcher. « Je ne crains aucunement la mort », avait-il noté jadis dans son portrait (1659) et dans un testament olographe daté de 1653, nous voyons qu'il « supplie Dieu de colloquer son âme en son Saint Paradis ». Le 17 avril 1680, (il avait 67 ans), Bossuet recueillit son dernier soupir, celui du penseur chrétien que fut en somme, quoi qu'on en dise, François VI de La Rochefoucauld.

Présence de la science chez Marcel Thiry

par Mme Lise THIRY

Georges Kemna était chimiste et pionnier de la photographie vers les années 1910. Pour ses vacances, il faisait des randonnées à pied en Alsace, sa caisse de plaques photographiques arrimée au dos. Mais durant l'année, il lui incombait d'enseigner les sciences aux élèves de l'athénée de Liège. Mon père m'a souvent parlé de l'admiration qu'il éprouvait pour ce professeur, *barbiche de chèvre et lunettes sombres, qui exerçait ses pratiques de magicien au milieu de tout un attirail faustien d'éprouvettes et de cornues*. Mais le futur auteur de *Juste* n'était pas mûr pour Goethe.

Sans doute n'avait-il pas non plus le don « ubiquiste » du Zacharie de *Simul* ; s'il avait pu, comme ce voyant, recevoir des images de l'avenir, il aurait aperçu celle du délire urémique qui emporta Georges Kemna en 1915 ou 1916 ; il aurait distingué une jeune fille, Marguerite, qui effarée, tentait de maîtriser les convulsions de son père. Si l'élève Marcel avait eu, comme Zacharie, *un télescope dans le ciboulot, un œil unique qu'on a dans la tête pour observer la durée... et recevoir la vue spatiale d'une heure éloignée*, s'il avait ajusté sa lunette mentale à l'année 1920, il aurait vu réapparaître Marguerite Kemna, en courte robe blanche d'organdi, un ruban de satin blanc ceinturant les cheveux : une si jolie mariée rétro (dirions-nous aujourd'hui) qui pose pour la photo traditionnelle au bras de l'enfant prodigue dont le sillage écumeux, autour de l'univers, n'est pas resté dessiné sur la mer.

Mais entre 1910 et 1915, ni le sentiment prémonitoire pour le père de sa future femme, ni l'attrait latent pour les Grands

Possibles que recélaient ses cornues, ne firent réellement signe au lycéen Marcel Thiry. Il *avait vite lâché pied dans les branches scientifiques où il était à peu près tombé à zéro*. Quant à son professeur de mathématiques, il soupirait : « Thiry, lui, tant qu'un théorème ne sera pas en vers... »

Si l'athénée lui a donné le goût d'Henri de Régnier, ce sont les magisters familiaux qui ont primé, dans la maison où *bruisaient les alexandrins. C'était, clamés par Oscar (son aîné de 9 ans) les Conquérants de Heredia, ou bien l'Expiation ou bien encore le Corse à cheveux plats de Barbier ; et, soupirés par Rosa (sa sœur aînée de 14 ans), le Lac ou bien la Nuit de Mai*.

Nanti de ce bagage, Marcel Thiry aborde la géographie de sa guerre. Rentré, il lui faut assumer le coup de foudre pour Apollinaire. Mais parallèlement il noue avec H.G. Wells un indéfectible compagnonnage. L'humour du roman *Dolorès* lui convient tout autant que le tourisme fantastique des œuvres plus célèbres. Le conte « La vérité concernant Pyecraft » lui apparaît peut-être comme une synthèse des divers Wells. Je déchiffrais encore à peine des syllabus, lorsque mon père me lut l'histoire de Pyecraft, cet obèse qui avait pris une pilule pour perdre du poids, mais qui, ayant gardé son volume, vivait nageant au plafond, comme en état d'apesanteur. Et bien plus tard l'enthousiasme pour Wells rebondit lorsque l'on vit des Pyecraft évoluer comme de lents poissons dans leur fusée spatiale. Puis, lorsque j'eus atteint l'âge des Edmond Rostand, mon père m'invita à retrouver chez le vrai Cyrano de Bergerac, comme dans Wells, ce mélange de poésie, d'humour, de fantaisie et de sciences exactes.

Dans *Les estats et empire de la lune*, mon père me choisissait des passages, tel l'atterrissage : « La lune pendant ce quartier ayant accoustumé de succer la moesle des animaux, elle beuvoit celle dont je m'estois enduit avec d'autant plus de force que son globe estoit plus proche de moy... je me vis tout d'un coup choir les pieds en hault, ma teste chargée du poids de mon corps ». — et tel la première marche sur la lune « les petits caillous n'estoient raboteux ny durs qu'à la veue : ils avoient soin de s'amollir quand on marchoit dessus ».

Sans doute ces images s'accumulent-elles déjà dans la sensibilité du poète, mais son œuvre reste toute tournée vers les voyages passés, ceux qu'il a vécus, lui.

Tu es dans ta maison bourgeoise et tu vieillis.

C'est alors que descend du ciel l'astronome anglais Sir James Jeans, sous la forme d'un livre intitulé : *À travers l'espace et le temps*.

Il est dit, dans ce livre neuf où l'on t'apprend...

Ce livre, Marcel Thiry l'avait déniché parmi la pile de gros bouquins gris et rébarbatifs que déversait périodiquement l'imprimerie Georges Thone dans notre maison du quai de la Grande-Bretagne. Car Georges Thone était spécialisé dans l'édition d'ouvrages techniques et c'était par une amitié condescendante qu'il avait convaincu son père, Mathieu, de publier ce que Georges appelait « des petites fleurs et des petits oiseaux », — en l'occurrence, la plaquette : *Toi qui pâlis...*

Désormais, Marcel Thiry déambule avec l'espace et le temps sous le bras. C'est devenu son « liroli » préféré. Grâce à Sir James Jeans, l'Asie au nom de maladie s'estompe enfin. L'environnement est remplacé par celui de la mer de la Tranquillité. Et c'est un décor moins abstrait, beaucoup plus documenté que celui de la rade de Vancouver. Finis les longs alizés nostalgiques qui caressent les cocotiers tristes des Laquedives. Cette mer lunaire est une mer réaliste.

Sous une pluie aveugle et noire de bolides.

Mais le poète est déjà un candidat têtue au bonheur. Il nous imagine donc pouvoir vivre à l'abri des décibels sur

Ce lac de vide entre les silences pétrés.

Nous y vivrions comme des *lapidés insoucieux* sous la grêle des *blocs de notre adversité*. Mais vivre sur une autre planète ne nous conférerait pas l'immortalité. Le soleil, par exemple, brûle son carburant, et même, comme nous, à une allure de plus en plus accélérée. Viendra, pour lui aussi, la crise d'énergie.

Le soleil deviendra une étoile glacée

Et certaines étoiles sont si éloignées de nous que leur lumière nous parvient alors qu'elles ne sont plus capables d'en émettre, parce qu'elles sont mortes. Dans le conte « Distances », Monsieur Cauche reçoit régulièrement des cartes de sa fille, en voyage aux États-Unis. Un soir, il regarde les étoiles et suppose celles qui sont visibles en Californie.

Il se rappelle avoir lu *qu'il y avait des étoiles mortes dont on continuait à recevoir la lumière*. Or, à ce moment, sa fille meurt en Californie. Lorsque le télégramme arrive, Monsieur Cauche calcule que des signaux devraient encore parvenir pendant deux ou trois jours.. Une durée, où, ainsi, Désirée vivrait encore, *si c'est vivre que de faire sentir. Elle serait l'étoile morte aussi vivante que les étoiles vivantes*.

Devenu vieux, Marcel Thiry ressentira que *la présence des jeunes femmes nous parvient comme nous arrive la lumière des astres d'une autre ère — et que nous recevons la lumière des jeunes êtres et communiquons avec eux dans l'instant, alors que nos existences sont lointaines des leurs, étant entrées dans l'âge sombre*.

Mais revenons à James Jeans. L'année suivante arrive un second volume : *L'univers en expansion*. Après l'exotisme des paysages extraterrestres, c'est celui, renouvelé, des voyages. Car notre monde n'est pas figé. il bouge. Et tout d'abord, notre galaxie — la Voie Lactée — n'est pas une sorte de fromage de brie, c'est une roue qui tourne. Dans les wagons de troisième pleins de poètes, ces poètes savaient :

*Que nous tournons en roue avec la Voie Lactée
Que l'Univers s'espace en mitraille éclatée*

*Et Tirlemont dans la fumée, ils les savaient
S'ouvrir dans l'éventuel sans fin des nébuleuses*

Car l'Univers est en expansion. La mitraille des étoiles s'éparpille. Sur notre roue lactée, Nous tendons à déraper, jusqu'à être éjectés — comme lorsque, à la foire d'octobre de Liège, je m'asseyais sur l'un de ces disques bien cirés et lentement tournant, où nous glissions sur notre derrière, centrifugées vers la périphérie.

Ainsi, nous dévions vers des buts que suppute le poète.

*Ce qu'on apprend par ton corps en dansant
Ce que l'Odeur de tes cheveux avoue*

*C'est le système et la loi des soleils
Que la volute est le jeu de la vie
Qu'espace et temps sont tournants et dévient
Vers des buts d'ombre à ton plaisir pareils.*

Mais ces buts d'ombre, n'est-ce pas le néant ? Si nous fuyons ainsi sans fin, n'est-ce pas pour atteindre le Rien ? Non, car, figurez-vous, l'espace est à la fois en expansion mais fini, et même il est courbe. Ici, Marcel Thiry devient perplexé. Pour l'éclairer, il a recours à deux ingénieurs. L'un est anversois, cousin germain de ma mère ; c'est Bob De Man, frère d'Henri De Man dont il ne partage pas les sentiments national-socialistes. Bob De man dessine des épures pour de nouveaux appareils de radiologie (c'est son métier) mais il joue aussi du violon, un canari juché sur son dos un peu voûté. Il compose des airs à la Poulenc sur des petits poèmes de son cousin par alliance liégeois. À ce cousin, il explique que notre univers est un ballon dans lequel souffle le temps. Aucun de nous n'est au centre. Nous sommes tous, vous-mêmes et les étoiles, assis sur la peau de la baudruche. Ainsi l'univers est une pellicule qui peut être à la fois finie, courbe, et en expansion sous le souffle du temps.

L'autre interlocuteur, c'est George Adam, ingénieur des mines et poète. Dans *Aux miroirs de l'Amitié*, il a raconté comment, alors qu'il était encore étudiant, il avait été frapper au n° 8 de la place Bronckaert pour y rencontrer le « bourgeois vieillissant », Thiry, qui avait tout juste trente ans. Beaucoup plus tard, se promenant un jour aux environs d'Anvers, attiré par des rires clairs, George Adam avait pénétré dans le jardin de Missembourg comme dans celui du Grand Meaulnes. Et désormais, il avait partagé sa ferveur amicale entre Marie Gevers et Marcel Thiry.

George Adam explique ce que dira le poète Axidan dans le roman *Échec au Temps*. Même les rayons lumineux épousent la

courbure de notre espace. Ainsi : *Un rayon lumineux suffisamment intense devrait, après un voyage de circumnavigation dans l'espace, revenir éclairer son point de départ.*

Au cours d'un été pluvieux, dans l'annexe d'une petite ferme louée auprès de Beaufays, entre deux parties d'échecs, George Adam aide Marcel Thiry à donner un minimum de support scientifique à la tentative du personnage Hervey de revoir le passé — et plus particulièrement la bataille de Waterloo. Lorsque la lumière revient au point de départ de sa circumnavigation, elle est partie il y a des millions d'années. Si cette durée n'avait pas effrité l'intensité des rayons lumineux, nous pourrions parvenir à voir notre terre d'en ce temps-là. Marcel Thiry propose alors d'accélérer les rayons lumineux, par une sorte d'aimant. Nous pourrions alors les percevoir avant qu'ils ne soient éteints et cela nous permettrait aussi de recevoir des signaux provenant d'une période plus proche : par exemple 1815.

Mais, objecte George Adam, rien ne peut dépasser la vitesse de la lumière. Elle représente la vitesse limite. C'est un dogme. Alors, Marcel Thiry décollera de la réalité scientifique. Contre l'ingénieur George Adam, mais en connivence avec le poète George Adam, il aura recours à la déraison. Et c'est la Poésie

Dérangement qui arrangera toutes choses

qui fera échec au temps. Il gît peut-être une rupture dans ce roman qui décolle avec la logique d'une fusée spatiale et puis s'épanouit dans un champignon poétique.

*
* * *

C'est bien plus tard, vers 1965, que mon père me susurre qu'il va peut-être écrire un roman dont le personnage central sera un char de pompiers. Mais au fond, dit-il, ce sera encore un texte sur le temps. Il sera basé sur cette impression brutale d'instantanéité qui vous saisit lorsque les pimpons pimpons de plus en plus aigus des sirènes se rapprochent de vous et puis, au moment précis où ils vous dépassent, se renversent soudain en pimpons pimpons de plus en plus graves.

Mais c'est l'effet Doppler-Fizeau, expliquai-je d'un air docte. Les sirènes émettent un son caractérisé par une fréquence d'ondes. Si la fréquence est faible, le son est grave ; plus elle est élevée, plus le son est aigu. Or, si le son se rapproche de nous, notre oreille va percevoir les notes avec une fréquence accrue : nous les ressentirons comme virant vers l'aigu. Dès le moment où les notes passent devant notre nez, notre oreille va commencer à recevoir les signaux avec une fréquence de plus en plus espacée : les sirènes nous paraissent redescendre dans le grave. C'est une illusion auditive.

Dans le roman *Nondum jam non* les sirènes approchantes fredonnent *fa mi, fa mi*, tandis qu'elles sifflent *ré do ré do* lorsqu'elles s'éloignent.

Au moment exact où la voiture clamante perforait la frontière par son passage à mi-hauteur, la clameur changeait de nature et de timbre, une modification instantanée en renversait la vapeur, et elle versait dans le passé à toute vitesse, le fa mi fa mi devenu mi ré.

Or, ce phénomène est valable aussi pour les ondes lumineuses. Lorsqu'une lumière nous parvient avec une faible fréquence, elle est rouge. Si elle s'approche, elle nous atteint avec une fréquence plus grande, elle paraît virer vers le bleu.

Un exercice les yeux fermés m'avait fait percevoir en couleur subpalpébrale la venue des nondum — des pas encore. C'était une approche qui partait du rouge, d'un rouge de soleil à son lever, et, au cours du voyage ondulant vers moi, ce rouge devenait foncé, il tendait vers un violet grave.

et plus loin :

Je fermai les paupières pour vérifier que le futur propagé vers moi en trombe émergeait bien du rouge pour verser au violet, tandis que sur l'autre versant les jam non, les déjà plus, en fuyant, retournaient au même rouge originel et final.

Au fond, parce qu'ils vont vite et qu'ils produisent du bruit, les chars de pompiers nous font particulièrement ressentir combien le présent n'est qu'une solution de continuité, une rupture entre le futur et le passé. Toute l'énergie de cette ruée de l'avenir ne tendrait-elle qu'à sa propre transformation en accompli ? Le présent ne serait-il qu'un produit résiduaire, un déchet ?

Soudain, j'éprouvai qu'il y avait autre chose qui naissait de ce choc, qui tombait de cette rupture opérée chaque fois à ma hauteur. Et c'était moi-même. C'était mon instant de vie.

*
* * *

Vers 1927, la fille d'un grand ami de Marcel Thiry, âgée de 5 à 6 ans comme moi, sombre dans un coma diabétique. Elle est sauvée par un nouveau médicament miracle, l'insuline. Mais ce traitement, mal dosé à l'époque, risque de faire osciller la malade d'un extrême à l'autre : du coma hyperglycémique au coma hypoglycémique. L'ami de Marcel Thiry fait irruption dans le bureau d'un grand pédiatre liégeois et l'entraîne avec lui pour foncer vers Francfort, où se tient un congrès sur les progrès récents de l'insuline. Ce personnage taurin, tourmenté d'amour pour sa fille, brutal, bon, efficace, tourné vers le progrès, c'est à bien des égards celui de Lucien Queur dans le *Concerto pour Anne Queur*. Jusqu'à 1940, Marcel Thiry participe avec son ami aux péripéties des progrès chaotiques du traitement par insuline. À ce moment, on a mis au point une insuline-retard qui, au lieu des effets courts et violents, les étale. Mais cette insuline est danoise et Hitler nous coupe de cette source. Tel est le prétexte au conte *Besdur*.

Chacun de nous désire que ses enfants boivent aux joies qu'il n'a pu connaître, ou saisissent les occasions qu'il a dédaignées. Marcel Thiry ne déroge pas à la règle. Ces théorèmes, même en prose, et ces *algorithmes ailés*, ses enfants devraient les connaître pour lui, et presque au sens biblique du terme. Père doux et indulgent, Marcel Thiry se fait soudain exigeant et têtù. Conjugue enfant le verbe délier, ma soif obstinée et jalouse te guidera jusqu'aux laboratoires où l'on cultive des cellules humaines.

*Dans le ciel rose d'un liquide
Donné à pâturer aux étoiles de chair*

et puis jusqu'à l'étude du cancer, de ces femmes qui furent livrées au grand hourra silencieux des hordes cellulaires libérées, et puis jusqu'au pays de l'encéphalogramme plat. Cette influence de la médecine, Marcel Thiry ne l'a pas subie, il l'a suscitée, enfantée. Sans doute méritera-t-elle encore quelques commentaires, un autre jour.

Pour Marcel Thiry

par Mme Lucienne DESNOUES

Il se fait que, dans mon adolescence parisienne, j'ai découvert Marcel Thiry, non pas par son fameux pâlisement mais par deux poèmes entendus avec passion. Dans chacun d'eux, un vers m'avait particulièrement frappée. L'un était glacé, peut-être prophétique : *Je vois, je vois la neige envahissant les banques*, et l'autre était brûlant : *Les rêves des marins sont pleins de femmes*. J'avais bien senti que, si je puis dire, sous cette douche écossaise en deux vers je venais de subir un coup de foudre. Mais je ne me doutais pas que l'écrivain qui m'en avait frappée deviendrait un très cher ami, l'un de mes préfaciers, ni que j'allais trouver dans son pays le bonheur de ma vie.

L'autre jour, un proche me parlant des choses qui lui sont sacrées me disait : « Je suis prêt à les défendre *mitrailleusement* ». Cet adjectif m'a émerveillée et j'ai tout de suite pensé à Marcel Thiry, dégustateur de néologismes et inventeur d'adjectifs interminables comme *onduleusement*, *chanteusement*, *velouteusement*... Je voudrais parler mitrailleusement de Marcel Thiry. D'ailleurs, dans un siècle assourdissant et sourd à la poésie, pour évoquer en dix minutes plus de cinquante ans de cette musique, il faut s'armer de rapidité trépidante.

Alors que l'époque est spectaculaire, foisonnante, voyageuse, la mode veut que les poètes nous entraînent dans leur « moi » le plus inexploré. Presque toujours ils nous perdent en route car leur gouffre, leur Lascaux, n'était qu'un nombril. D'autres, beaucoup plus rares, nous gardent avec eux dans toutes leurs vallées et jusqu'au plus profond de leurs spélonques parce qu'elles communiquent avec tous les mondes et tous les abîmes, ceux de l'homme, ceux du temps, ceux de l'universel.

Je ne veux pas faire ici une analyse furtive, mais un signe de ferveur insistant. La reconnaissance *admirative* est un sentiment succulent et qui nous grandit, qui nous excite à exceller. Je me demande si l'un des désespoirs actuels ne vient pas de ce qu'on a fait une obligation de mépriser les succulences de l'esprit et du cœur, de préférer l'exégèse à la célébration.

On prône les créations impartageables. C'est faire de la poésie une religion éteinte, réservée aux seuls théologiens. C'est l'eucharistie déserte, la famine de l'âme et la mort. Je suis pour l'hostie habitée, multipliée, partagée, la bombance chaleureuse et liturgique, la vie. Marcel Thiry a quitté la vie mais sa vie ne nous a pas quittés. Je prends le gros recueil bleu de ses œuvres et j'ai sa vie palpitante, généreuse, inépuisable entre les mains. J'ouvre ce volume n'importe où, et n'importe où je rencontre l'essentiel et l'ardeur.

La mode veut que l'on se plaise dans le froid des impasses quand nous avons plus que jamais besoin de chaud, d'espace et d'au-delà. Elle veut qu'on fasse faire au langage de futiles, tarabiscotées et mortelles acrobaties. Elle exige aussi la *recherche* consciente, organisée et quasi syndicalisée. Or, la seule vraie recherche *qui trouve*, c'est celle, peu volontaire, de quelques élus. Le neuf, ils le découvrent tout naturellement parce qu'ils sont plus sensibles à l'actuel et surtout parce qu'ils ont au front la lampe du génie. Marcel Thiry fut de ceux-là, ce qui ne l'empêcha pas de saluer avec gratitude ses prédécesseurs et ne le fit pas se croire, comme il est devenu de bon ton, quitte envers Apollinaire, Verlaine, Hugo, Shakespeare et d'autres, y compris ces Parnassiens dont on ricane sans les avoir lus.

Lui n'ignorait rien, ni le passé richissime prêteur, ni le présent prodigue et cupide. Ses dettes matérielles ou spirituelles, la créance des dieux et des humains, il en est hanté, il les proclame, il en règle l'escompte avec des chèques merveilleux : ses poèmes. Ainsi nous le voyons s'acquitter somptueusement de ses repentirs, de ses remords, des voluptés qu'il avoue avoir trouvées parfois dans l'injustice et l'infamie. Nous le voyons payer des taxes de plus en plus lourdes et dorées aux douanes du Temps, offrir à celui-ci des sonneries de trompe de plus en

plus fastueusement sombres à mesure qu'il lui faut célébrer trentaine, quarantaine, cinquantaine, soixantaine, septantaine. Nous le voyons signer des traites à l'amour, se racheter en pages sublimes d'avoir, marchand de bois, fait couper des forêts. Nous le voyons offrir une traîne de lune à une automobile. Nous le voyons déclarer sans tricher sa riche et sombre vastitude intérieure à une hôtesse de l'air, au franchissement d'un octroi plus haut que les nuages.

Et qu'on ne lui reproche pas d'avoir employé, pour ses paiements, une monnaie rare, des verbes-joyaux. Il a aimé *érotiquement* la poésie. Il l'a confondue en une seule divinité avec la vie et la femme. Il a *entretenu* princièrement la poésie. Il l'a caressée, encensée, révérée. Il en a fait parfois une Lyane de Pougy dont l'aristocratie n'était pas de pacotille mais céleste, océane, idéale. Il sait de quel désir de l'âme il parle quand il évoque les poulpes qui ont huit bras pour faire l'amour avec les mers. L'azur du zénith, du large, de l'insondable, celui qui hantait Mallarmé, revient sans cesse dans ses vers sous la forme du mot « bleu ». C'est le scintillement de mille saphirs, la mélancolie de mille asters dédiés à tout ce que l'univers a d'adorable d'inembrassable. On dirait qu'il tente d'envelopper sa haute maîtresse dans un châle murmurant et constellé. D'ailleurs, aucune somme écrite n'a jamais donné cette sensation physique d'étoffe de luxe, d'aunage amoureux-ment chaud. Où que je saisisse les poèmes, que j'en étale des pans ou que j'en happe une pincée, et bien que leur rouleau représente un demi-siècle de très savant tissage, la fluidité est continue, la phosphorescence magique. Bien sûr les ramages varient, mais tous sur la même ondulation marine, céruléenne.

À propos de mer et d'outremer, je me sens comme une naufragée devant cette grande œuvre à louer brièvement. Aussi je me laisse divaguer et je recherche, comme Marcel Thiry, dans ses nuits d'insomnie

La tranquillisation chaste d'un vers d'or.

Et le voilà tout trouvé, ce vers d'or, avec son long substantif horizontal « tranquillisa-ti-on » que sa diérèse nous oblige à prononcer avec lenteur et minutie, ce mot qui ressemble à une

main effilée, guérisseuse. D'ailleurs c'est au langage que Marcel Thiry prête le pouvoir thérapeutique suprême, puisqu'il espère qu'un jour un poète prononcera : *Le maître-mot qui guérira les hommes*. Guérir les hommes, trouver par l'esprit, par l'entêtement de l'amour, le moyen de retourner à la source des événements, rectifier leurs causes, remédier à l'irréremédiable, c'est son rêve lancinant. Toute son œuvre, vers et proses, pourrait porter à son fronton la parole du vieil Arkel dans Pelléas et Mélisande : *Si j'étais Dieu, j'aurais pitié de cœur des hommes*.

Lui, c'est ainsi qu'il exhale sa pitié :

*O vents faibles à modérés, d'est à sud-est,
Je voudrais rompre à tous, si j'étais Christ,
Le pain perpétuel de cette matinée,
Boire avec tous, en cette matinée,
L'eau, plus pure que vin de cène, des vents faibles,
Faire l'église des fidèles des vents faibles.*

La météorologie des êtres et des destinées, il possédait pour l'épier, la surprendre, la bénir ou la maudire, le plus subtil observatoire. La vie mentale, émotionnelle, passionnelle, sociale, scientifique, le rayonnement des natures ou des fortunes, le grondant contenu des « journaux orageux », la petite brise d'avant-malheur, tout l'insoupçonnable, le fugitif, il le prédit, le capture, le captive. Il a des antennes pour percevoir l'hypocrisie de l'instant, ses imperceptibles dégâts, percer à jour les sourires jaunes du sort, les simultanités monstrueuses.

*En même temps la dame en soie entre au concert
Qu'elle passe le seuil bien plane du cancer.*

Cela ne l'empêche pas, ce visionnaire, ce scandalisé, de la palper, cette soie qui cache l'horreur, de la palper avec une dévotion sensuelle. Il adore la vie jusque dans son ambiguïté terrible. Sa poésie est un immense bruissement courtois et raffiné autour de ce qu'il y a de plus brutal et de plus sauvage. Nul comme lui n'a su rendre touchable la paroi de cristal infime entre la jeunesse et ce qui va suivre, entre le délice et le mea culpa, entre l'être et le néant. La première fois que j'ai

traversé une frontière, c'était pour venir de ma France en Belgique, et j'ai savouré naïvement le vertige de rompre le pointillé que j'avais si souvent dessiné dans mes cahiers de géographie. Marcel Thiry nous fait éprouver cela dans des domaines métaphysiques.

À l'angoisse où me jette la nécessité d'exprimer hâtivement une immense admiration, je trouve un remède dans le sentiment que mon survol fiévreux de l'œuvre admirée me permet de faire entendre comme de loin, de haut, la musique de la sphère Marcel Thiry., la résonance globale de son chant. Avec lui, je puis m'écrier, dans la présente bousculade :

Ah ! Qui viendra nous rendre aux noces du temps libre ?

Cela nous rapprochera de cette œuvre qui vibre si tendrement et si tragiquement dans son halo, et nous nous y trouverons, à distance plus douce :

*Dans le mystère usé d'une saison française
À l'heure où les enfants s'apprêtent pour l'école.*

Ou bien le long de cette avenue de l'Opéra crépusculaire quand « *Il commence à descendre un pardon sur le soir millénaire* ». Ou bien encore, parmi les jardins d'Isaure, où l'on entend

L'imploration faible des choses heureuses.

Et nous percevrons, à cette distance-là, la rumeur très nuancée, très méticuleuse, d'un plaisir que je connais bien : le plaisir du jeu poétique, du rite religieux auquel Marcel Thiry se livre avec une ivresse évidente et des raffinements de Casanova. Cette volupté spirituelle il faudrait, pour mon goût, que les poètes la recherchent toujours, la fassent partager à leurs strophes pour qu'elles s'élancent dans la vie avec une assurance et un éclat de femmes aimées. Ce savant cérémonial, cette parade sacrée, la poursuite de la rime, de l'assonance, le choix, pour une élégie, de vers de quinze pieds, bottés de plomb, insoulevables ; la décision d'installer, dans une pièce en vers libres, ici et là, quelques alexandrins en grand uniforme comme de magnifiques représentants de l'ordre ; l'ingéniosité

d'user de mots longs, ralentisseurs, qui étirent certains poèmes en véhicules de luxe, en paquebots transatlantiques, ou d'alexandrins sans césure et à enjambements qui, ne pouvant trouver leur souffle, s'identifient aux trains, aux fabriques, aux fatigues ; la subtilité d'avoir remarqué que certains temps grammaticaux sont meilleurs conducteurs de la poésie que d'autres ; tout cela il en fit, nous a-t-il dit, un moyen d'exorciser la nuit lorsqu'elle le changeait en usine à penser des choses tristes. Tous ces rythmes, il n'en tenait pas le secret des traités de versification mais des saisons, de la mer, des forêts, de la Meuse, de la Seine, des neiges russes, des loriots, des poulains, des vins bus à deux et de Lise dansant à la corde.

Un jour qu'au retour de vacances, je déjeunais avec mon mari et mes enfants dans un bistrot de village, sur une route de Bourgogne, un groupe d'hommes est entré, botté, bourbeux. L'un d'eux était de petite taille et tout frémissant de courtoisie. Nous avons reconnu, en compagnie de sylviculteurs ou de bûcherons, Marcel Thiry, Il venait de jouer un rôle dans l'achat de plusieurs forêts et s'est émerveillé que l'une d'elles s'appelât justement la forêt des Noues. Devant un brusque afflux de clientèle, la patronne de l'auberge s'est subitement mise à souhaiter la libération de quelques tables, et elle courait de l'une à l'autre en faisant tourner une serviette et en répétant : « Allez, allez, mangez, mangez ! » Elle ne se doutait pas que le plus souriant, le plus gracieusement amusé de tous ces affamés qu'elle houspillait, était un prince.

Chronique

Séances mensuelles de l'Académie

Réunie en séance mensuelle le 13 septembre, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises a eu le plaisir de voir se joindre à elle deux de ses membres étrangers : M. Robert Mallet, qui retrouve ses confrères belges chaque fois qu'il en a l'occasion, et M. Lloyd James Austin, récemment élu. Grand spécialiste de Mallarmé, M. Austin a entretenu l'Académie de ses projets, notamment la continuation d'une entreprise gigantesque, la Correspondance mallarméenne, qui comprendra encore plusieurs volumes. L'Académie a entériné les propositions de la Commission consultative du Fonds national de la littérature concernant des subventions d'aide à l'édition.

Au cours de sa séance mensuelle du 11 octobre, l'Académie a entendu une communication de M^{me} la Duchesse de La Rochefoucauld : *François de La Rochefoucauld face à ses Maximes*. Elle a étudié la préparation de sa séance publique du 6 décembre.

Le samedi 8 novembre, l'Académie a tenu sa séance mensuelle. Elle a élu par acclamations son bureau pour 1981. M. Roland Mortier sera le directeur de l'Académie et M. Jean Tordeur le vice-directeur. La Commission administrative comprendra, outre MM. Mortier et Tordeur ainsi que le secrétaire perpétuel, MM. Carlo Bronne et Joseph Hanse.

M. Hanse a fait une communication : *Une nouvelle politique du Conseil International de la Langue française (C.I.L.F.) en matière d'orthographe et de grammaire*.

L'Académie a décerné le prix Albert Counson à M. Maurice Piron pour son *Anthologie de la littérature dialectale de Wallonie* et le prix Emmanuel Vossaert à M. Jean Weisgerber pour son essai *L'espace romanescque*. Elle a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition pour le Fonds National de la Littérature.

Le 6 décembre, l'Académie a eu une séance mensuelle au cours de laquelle elle a arrêté les derniers détails de sa séance publique du 13 décembre. Elle a attribué le prix Henri Davignon à M. Lucien Guissard pour *Histoire d'une migration*, le prix Georges Lockem à M. Jacques Cels pour son recueil. *Mâchures* et le prix Sander Pierron à M. François Weyergans pour son roman *Les Figurants*.

DIVERS

M. Roland Mortier a entamé, à la rentrée, le cours qu'il a été appelé à faire à l'Université de Paris IV.

M^{me} Marguerite Yourcenar a passé de brèves journées à Bruxelles et en Belgique en novembre avant de se rendre à Paris où l'attendait l'événement que constitue son entrée officielle à l'Académie française. Ce court séjour, s'il ne coïncidait pas avec une séance de l'Académie, lui a permis au moins de revoir quelques-uns de ses confrères.

Le grand Prix littéraire du Conseil de la Communauté française a été décerné, sur manuscrit, au roman de M. Charles Bertin, *Les jardins du désert*. Le prix lui a été remis à Liège lors de la Fête de la Communauté française de Belgique le 27 septembre.

Au cours de la même cérémonie a eu lieu la présentation de *Regards venus d'ailleurs*, un choix de témoignages sur Bruxelles et la Wallonie par des visiteurs du dehors (poètes, voyageurs, etc.). L'ouvrage superbement illustré par M. Hugues Boucher, a été réalisé et présenté par un groupe de travail auquel ont collaboré MM. Carlo Bronne et Maurice Piron, ainsi que M^{me} Berthe Delépinne et Marianne Pierson-Piérard et M. Arthur Haulot, l'ensemble étant coordonné et préparé par M. Georges Sion.

Le 27 novembre, dans le cadre d'Europalia-Belgique, a eu lieu une séance d'hommage à Marcel Thiry. On y a entendu notamment la fille du poète M^{me} Lise Thiry, et M^{me} Lucienne Desnoues. Nous publions dans ce bulletin le texte de l'une et de l'autre.

Table des matières

TOME LVIII - ANNÉE 1980

SÉANCES PUBLIQUES

SÉANCE PUBLIQUE DU 19 AVRIL 1980

Réception de M. Raymond Trousson	
Discours de M. Roland Mortier	118
Discours de M. Raymond Trousson	131

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 DÉCEMBRE 1980

Science et littérature, une même question ? <i>Création scientifique et création littéraire</i>	
Discours de M. Georges Thinès	229
<i>La transparence et l'obstacle</i>	
Discours de M. Ilya Prigogine	238
<i>Création poétique et création scientifique</i>	
Discours de M. Jean Bernard	250

CEUX QUI NOUS QUITTENT

Edmond Vandercammen	113
---------------------------	-----

COMMUNICATIONS

TROIS TEXTES D'UN GENRE INNOMÉ. Lecture de M. Paul- Aloïse De Bock à la séance mensuelle du 12 janvier 1980	5
MÉDITATION POÉTIQUE SUR FAUST. Lecture de M. Georges Thinès à la séance mensuelle du 10 mai 1980	145

LIRE. Communication de M. Paul Willems à la séance mensuelle du 14 juin 1980	164
--	-----

TEXTES

FASCINATIONS ET NOSTALGIES BALZACIENNES DANS MODESTE MIGNON : DU PROPOS À L'EFFET, par André VANDEGANS	20
MAX ELSKAMP, UN CONTEMPORAIN DE MAETERLINCK, par Robert GUIETTE	56
LÉON BLOY ET MAX WALLER : AVEC DES LETTRES INÉDITES, par Jean WARMOES	78
COURBE DE L'ÉCRITURE THYRIENNE, LA PROSE, par André SEMPOUX	177
MARGUERITE YOURCENAR, UN HUMANISME TOURNÉ VERS L'INEXPLIQUÉ, par Anat BARZILAI-TIERELINCKX	205
FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD, MORALISTE ET PORTRAIT- TISTE, par la Duchesse de la ROCHEFOUCAULD	258
HOMMAGE À MARCEL THIRY.	
Texte de Lise Thiry	267
Texte de Lucienne Desnoues	275

CHRONIQUES

Séances mensuelles de l'Académie. Divers	99, 215, 281
Catalogues des Ouvrages publiés	101, 217, 285

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956..... 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964..... 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis

- Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiermet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume..... 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968..... 250,—
- ANGELET Christian — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961..... 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929..... 300,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978..... 400,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949..... 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972..... 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958..... 200,—
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966..... 300,—
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968..... 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972. 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. i br. in-8° de 36 p. — 1968. 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942. 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939. 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967. 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933. 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 (épuisé) 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956. 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Âme des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935. 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952. 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931. 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948. 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959. 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960. 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard 80,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 (épuisé) 300,—

CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958.....	200,—
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel</i> (Lettres inédites). 1 vol. 14 x 20 de 76 p. — 1955 ...	100,—
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952	220,—
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . 1 vol. 14 x 20 de 237 p. — 1963.....	250,—
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957.....	480,—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 x 20 de 292 p. — 1958	320,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre</i> . 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965	320,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	350,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959	450,—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 126 p. — 1936	150,—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938.....	200,—
DUBOIS Jacques. — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963	250,—
ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923.....	220,—
FRANÇOIS Simone. — <i>Le Dandysme et Marcel Proust</i> (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956. (épuisé)	160,—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 x 20 de 170 p. — 1957	220,—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936	480,—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953	380,—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 187 p. — 1951.....	220,—
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 x 20 de 64 p. — 1963.....	100,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 (épuisé) . . . 300,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941. 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 167 p. — 1942 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 x 20 de 236 p. — 1958 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol. in-8°, 425 p. + 358 p., 1973. 650,—
- LECOQC Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 x 20 de 135 p. — 1945 (épuisé) 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 x 20 de 352 p. — 1952 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 x 20 de 116 p. — 1943. 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*. 1 vol. de 14 x 20 de 145 p. — 1972 180,—

- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire*, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974..... 320,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978..... 550,—
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 x 20, 335 p. — 1973 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962..... 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p..... 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 95 p. — 1939..... 150,—
- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975. 400,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 351 p. — 1932..... 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962..... 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933.... 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 x 20 de 216 p. — 1959..... 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954..... 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I: *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 280,—
- Tome II: *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 x 20 de 212 p. — 1957 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare: Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p..... 450,—

SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962.....	480,—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960.....	180,—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966.....	220,—
SOSSET L.L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937.....	250,—
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> . 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970.....	400,—
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon</i> . 1 vol. in-8° de 170 pp. — 1980.....	300,—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943.....	300,—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935.....	200,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 p. — 1930.....	380,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961.....	220,—
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969	200,—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935.....	140,—
VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8° de 296 p. 1965. . .	350,—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970.....	280,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960.....	350,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961.....	95,—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949.....	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941.....	250,—
WYNANT Marc. — <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1978.....	250,—

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.